UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00359793 7

Marquet, dramstist
Jean le maudit

PQ
2347
M5J4





Marcel Lacombe

Maurice

72 tyrades

IMPR. ALLIÉS
SYNDICATS CATHOL.-NATIONAUX
MONTRÉAL CAN
20

Printed in Canada — Imprimé au Canada.

JEAN LE MAUDIT

OU

LE FILS DU FORÇAT

Drame en trois actes et un Prologue

PAR

MM. MARQUET, DELBÈS ET X***

Arrangé spécialement pour les Cercles
de jeunes gens

PAR

J. G. W. McGOWN, Avocat



MONTREAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN Limitée
430, rue Saint-Gabriel, 430

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

Bourdier (60 *ans*), *rentier* ....
Gaston, *son neveu* ....
Jean Gauthier, *paysan* ....
Janicot, clerc d'huissier ....
François, domestique ....
Eloi (5 ans), fils adoptif de Bourdier ....

Paysans.

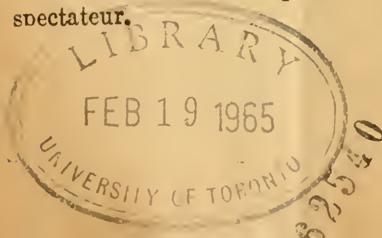
PERSONNAGES DU DRAME.

Jean Gauthier ....
Jean, *son fils* ....
Gaston ....
Maurice, *garde-chasse* ....
Janicot, huissier ....
Gobillot, } paysans ....
Pautel, }
Eloi ....

Paysans.

L'action se passe dans un village de Puy-de-Dôme,—le Prologue en 1795, — le Drame en 1810.

Les indications sont prises de la gauche du spectateur.



LIBRARY
FEB 19 1965
UNIVERSITY OF TORONTO

JEAN LE MAUDIT

OU

LE FILS DU FORCAT.

PROLOGUE.

La Nuit du Meurtre.

Le théâtre représente une chambre au rez-de-chaussée. A droite, premier plan, une porte. Au-dessus, une autre porte. Au fond, un canapé ; au milieu, une fenêtre, et de chaque côté une porte donnant sur l'extérieur. A gauche, deuxième plan, une autre porte. Meubles antiques, à gauche, un lit d'enfant. A droite, une table et un fauteuil ; sur la table, plumes, encre, papier et des jouets.

SCÈNE 1ÈRE.

FRANÇOIS, UN PAYSAN *au dehors.*

FRANÇOIS (*seul*).—Là !... tout est en ordre dans la chambre de monsieur, il peut rentrer quand il voudra. Tiens... où est donc passé Eloi ? Il a laissé son livre d'images sur la table, il ne doit pas être loin. (*A la fenêtre.*) Hé ! vous autres, vous n'avez pas vu le petit ?

Un Paysan (*en dehors*).—Si fait, M. François, le v'là là-bas, tenez, qui joue sur le chemin.

François (*à la fenêtre et criant*).—Sois bien sage, petit Eloi !... S'en donne-t-il à courir ! Le v'là déjà tout habitué ici. Moi, quand je pense que je suis à cent lieues de chez nous, ça me rend tout triste. Mais les enfants, pourvu qu'on les gâte... mais je ne le vois plus... Ah ! ce taureau échappé qui court sur la route... un enfant.... c'est lui ! Miséricorde !... il l'a vu, il s'élance sur lui... au secours !... au secours !... Ah ! je ne vois plus que de la poussière... Pauvre petit... brisé... tout en sang... mort peut-être, ah ! courons ! (*Il s'élance vers la gauche.*)

SCÈNE II.

JEAN GAUTHIER, FRANÇOIS.

Jean Gauthier (*portant l'enfant dans ses bras*). —Vous dérangez pas, j'ai ramené le mioche !

François (*vivement*).—Vivant ?

J. Gauthier.—Oh ! rien n'y manque... il est au grand complet.

François.—Mais par quel miracle ?

J. Gauthier.—Par le miracle de mes bras et de mes jambes... heureusement... que j'avais ma hache... C'est que l'animal allait l'enlever avec ses cornes, ce pauvre petit... Je n'ai eu que le temps d'envoyer à la bête un atout ben appliqué, que ça l'a étourdie tout de même. Et j'ai couru jusqu'ici avec ce gamin-là dans mes bras.

François.—Oh ! merci, mon brave homme !

J. Gauthier.—Merci ! de quoi ?— Risquer sa peau pour un homme, dame ! on y regarde à deux fois.—Y en a tant qui n'en valent pas la peine... mais un pauvre enfant du bon Dieu !...

FRANÇOIS. — Quel bonheur que le hasard vous ait amené là juste à point!

J. GAUTHIER. — C'est point un hasard..... je venais exprès au château pour parler à votre maître.

FRANÇOIS. — Il est sorti depuis ce matin, et il n'a pas dit quand il rentrerait.

J. GAUTHIER. — (*passant à la table*). — C'est égal... je vais l'attendre.

FRANÇOIS. — C'est donc une chose bien pressée?

J. GAUTHIER. — Oui, très pressée... je ne peux pas rentrer sans l'avoir vu.

FRANÇOIS. — En ce cas, asseyez-vous et pour prendre patience vous allez boire un coup.

J. GAUTHIER. — Merci, je n'ai pas soif. (*L'enfant touche à la hache que Jean Gauthier avait appuyée près de la porte.*) Touche pas à ça, petit.... c'est tout frais affilé, tu vas te couper (*Il va chercher la hache et l'appuie contre la fenêtre.*)

FRANÇOIS. — Etes-vous de ce village, brave homme?

J. GAUTHIER. — Oui, mais.... il y a gros à parier que demain nous ne serons plus ici.

FRANÇOIS. — Vous voulez donc quitter l'endroit?

J. GAUTHIER. — On ne fait pas toujours ce qu'on veut dans la vie de ce monde.

FRANÇOIS. — Mais qui peut vous forcer?...

J. GAUTHIER. — Qui?... Quelqu'un qui en a le droit, parce que je n'ai pu encore m'acquitter envers lui.

FRANÇOIS. — Oh! il faut espérer...

J. GAUTHIER. — Je n'espère rien... mais ma femme m'a dit: Va le trouver, conte-lui notre triste position, et, pour n'avoir rien à me reprocher....

SCÈNE III.

LES MÊMES, JANICOT.

JANICOT (*entrant*). — (*Il a une plume derrière l'oreille, une petite bouteille pendue à un bouton et à la main une liasse de papiers qu'il compulse.*) D'autre part : un bahut, bois de chêne...

FRANÇOIS.—Qu'est-ce que c'est que celui-là ?

J. GAUTHIER (*à part*).—Le clerc d'huissier. (*Il se lève.*)

JANICOT (*continuant*). — Six paires de draps neufs...

J. GAUTHIER.—Je devine..... il vient de saisir chez nous... Ah ! je ne sais ce qui me retient... (*Il s'élance sur Janicot qui se sauve près de la table.*)

FRANÇOIS (*intervenant*).—Y songez-vous ?

J. GAUTHIER.—Vous avez raison.... je m'en vas.

FRANÇOIS.—Sans attendre monsieur ?

J. GAUTHIER.—Je reviendrai. (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE IV.

FRANÇOIS, JANICOT.

JANICOT.—De quoi vous mêlez-vous ?... Sans vous, il allait me donner un coup de poing. (*Il pose ses papiers sur la table.*)

FRANÇOIS.—Ça vous aurait donc fait plaisir ?

JANICOT.—Je crois bien... les huissiers sont si rats dans ce pays !... les pauvres diables de clercs n'ont pour tous appointements que les bourrades qu'ils reçoivent.

FRANÇOIS.—Comment ?

JANICOT.—C'est un prix fait, un coup de poing.

trente francs, un renfoncement dix francs.— Comme Jean Gauthier passe pour pas mal brutal, je me disais : Bon ! il va pleuvoir des dommages-intérêts sur mes épaules... mais depuis quelque temps, je n'ai pas de chance.

FRANÇOIS (*s'éloignant*). — Je vous laisse, monsieur ! Il faut que je surveille le petit Eloi. (*Il fait remuer la table en passant, tous les papiers s'éparpillent en tombant.*)

JANICOT (*les ramassant*).—Allons, bien ! Voilà ce qui s'appelle une procédure embrouillée !

FRANÇOIS —Je vous demande pardon, je n'avais pas l'intention... (*Il sort avec l'enfant.*)

SCÈNE V.

JANICOT *seul.*

JANICOT.—Quel gâchis ! voilà la saisie avant le commandement, et la citation après le procès-verbal de recolement. (*Regargant un des actes.*) Qu'est-ce que c'est donc ça : " Par-devant nous. juge de paix... Calypso ne pouvait se consoler." Ah ! bon, j'y suis... le jugement était trop court et le petit clerc aura copié un chapitre de Télémaque. Mais où est donc mon inventaire ?..... Ah ! voici M. Bourdier, le propriétaire de céans.

SCÈNE VI.

BOURDIER, JANICOT.

BOURDIER (*regardant autour de lui*).—Où donc est le petit ?

JANICOT.—Votre filleul ? car c'est, je crois, votre filleul.

BOURDIER.—Qu'est-ce que tu fais là ?

JANICOT.—Je remets en ordre ma procédure que votre domestique...

BOURDIER (*s'asseyant à droite*). — Ton patron a-t-il vu Jean Gauthier?

JANICOT.—Nous sortons de chez lui.

BOURDIER.—Vous avez donc saisi?

JANICOT.—Parbleu!

BOURDIER.—Sans mon ordre!

JANICOT.—C'est ce que disait le patron, quand je lui ai apporté le procès-verbal, mais pour ne pas perdre la feuille de papier timbré, ma foi, il a signé...

BOURDIER.—Cependant.

JANICOT.—Oh! ne vous effrayez pas, il y aura au moins de quoi couvrir les frais.

BOURDIER.—S'il n'y a que pour les frais, à quoi bon poursuivre?

JANICOT.—A quoi bon? apprendre à un débiteur à respecter ses engagements.

BOURDIER.—Suis-moi dans mon cabinet, j'ai des ordres à te donner...

JANICOT.—Sept heures!... je n'ai que le temps de courir à l'enregistrement. Je viendrai les prendre ce soir avec mon dossier.

(*Janicot sort par le fond, Bourdier entre dans la chambre de droite, premier plan. Au même instant la porte du fond s'ouvre, on voit paraître Gaston.*)

SCÈNE VII.

GASTON *seul.*

GASTON. — Personne dans le jardin, personne dans la cour... personne non plus dans le salon. (*Avec amertume.*) Mon cher oncle serait-il absent? Ce serait jouer de malheur. Il faut pourtant que

je le voie... que je lui parle aujourd'hui même... Certes ! si j'ai fait le voyage, ce n'est pas pour mon plaisir... encore moins pour avoir le bonheur de l'embrasser. Mais une nécessité impérieuse, quelques mille francs à payer d'ici à deux jours... y consentira-t-il ?... C'est qu'il n'y a que lui qui puisse me tirer de là... Comment va-t-il me recevoir ?—Oh ! n'importe !... quelques mille francs !... une misère pour ce vieux richard qui passe sa vie à empiler des écus. Après tout, cette fortune, elle est à moi. Je suis son seul héritier, son unique parent, et si, l'an passé, cette maladie qui en aurait emporté mille autres..... Ah ! les oncles ont la vie dure ! (*En marchant il s'est approché de la coulisse.*) Qu'est-ce que c'est que ça, un lit d'enfant? ici !... Mon oncle n'a pourtant pas d'enfant.

(*Bourdier entre de la droite avec les papiers.*)

SCÈNE VIII.

GASTON, BOURDIER.

BOURDIER (*à lui-même*).—Il a raison... les débiteurs finissent toujours par trouver de l'argent.

GASTON (*qui s'est retourné, à part*).—J'en accepte l'augure.

BOURDIER.—Que vois-je ? Vous ici, monsieur Gaston ?

GASTON.—Oui, mon oncle.

BOURDIER.—Je ne me souviens pas de vous avoir invité.

GASTON.—C'est vrai, mon oncle ; mais j'ai cru pouvoir me permettre...

BOURDIER.—Vous avez eu tort.

GASTON.—Un tel accueil...

Bourdier. — Voyons. Qu'est-ce qui vous amène?

Gaston. — Mais d'abord le plaisir...

Bourdier. — Vous mentez... Vous n'avez point de plaisir à me voir; pas plus que moi à recevoir votre visite.

Gaston. — Mon oncle !...

Bourdier. — Vous avez fait de nouvelles sottises, de nouvelles dettes. Je vous l'ai dit: je suis las d'alimenter vos vices... je ne paierai rien. *(Il passe à gauche.)*

Gaston. — Certainement, mon oncle, vous êtes libre...

Bourdier. — De ne pas jeter ma fortune en pâture à vos passions... j'aime à le croire... Vous avez dévoré en six ans l'héritage de votre père, celui de votre mère...le mien aura le même sort, mais, pour Dieu!.... attendez que je sois mort.... et je vous préviens que ce sera long car je me porte à merveille.

Gaston. — J'en suis ravi.

Bourdier. — Vous mentez encore... Est-ce que je ne vous ai pas vu l'année dernière, quand les médecins m'avaient condamné? Heureusement que les prières des héritiers ne font pas mourir... c'est au contraire un brevet de santé.

Gaston. — Croyez, mon oncle, que reconnaissant à vos intentions bienveillantes à mon égard, je ne serais pas venu vous déranger, si la malheureuse affaire qui m'amène n'eût concerné que moi.

Bourdier. — Qu'est-ce à dire?

Gaston. — J'avais besoin de quelques mille francs. Impossible de les trouver....ma signature était refusée partout...

Bourdier. — Je crois bien.

GASTON.—A bout d'expédients, n'ayant plus que vingt-quatre heures devant moi, l'idée m'est venue de... de joindre au nom qui nous est commun...

BOURDIER.—Quoi ?

GASTON.—Votre prénom, mon oncle !

BOURDIER.—Misérable !... un faux !

GASTON.—J'espérais qu'avant l'échéance...

BOURDIER.—Il y a longtemps que je vous observe et que je vous connais... Dès votre enfance, j'ai vu se développer en vous tous les instincts mauvais, menteur, vil, insolent, avide, cruel, lâche... Je vous savais capable de bien des bassesses, de bien des infamies... mais je n'aurais jamais cru que vous en arriveriez jusque-là.

GASTON.—J'ai mérité vos reproches, je le sais, mais...

BOURDIER.—Mais vous vous êtes dit : il paiera... Vous vous trompez, monsieur...

GASTON.—Quoi !...

BOURDIER.—Tirez-vous de là comme vous pourrez.

GASTON.—Mais dans trois jours, on vous présentera ce billet.

BOURDIER.—Je refuserai.

GASTON.—Mais tout se découvrira.

BOURDIER.—C'est ce que je veux.

GASTON.—On m'arrêtera, on me traduira en justice.

BOURDIER.—J'y déposerai contre vous.

GASTON.—On me condamnera.

BOURDIER.—Soit !

GASTON.—Votre neveu...

BOURDIER.—Je n'ai plus de neveu.

GASTON.—Votre nom !

BOURDIER.—Mon nom !—Ne craignicz rien, on ne nous confondra pas.

GASTON (*avec colère*).—Mon oncle !

BOURDIER.—Inutile de vous emporter.... Mon parti est pris. Rien de ce qui m'appartient ne sera jamais à vous. J'ai trouvé à placer ailleurs qu'entre les mains d'un faussaire une fortune honorablement acquise. N'ayant pas d'enfants, j'ai adopté le fils de mon vieil ami Mercadet, mort récemment au siège de Strasbourg, et c'est cet enfant qui sera mon héritier.

GASTON.—Votre héritier?... et à quel titre?

BOURDIER.—J'ai contracté une dette de reconnaissance envers cet ami... Il m'est inutile de vous faire connaître les détails d'une affaire qui m'est personnelle... Qu'il vous suffise de savoir que c'est au jeune Eloi, à mon fils adoptif que ma fortune doit appartenir.

GASTON.—Ainsi pour un enfant... ramassé je ne sais où, vous voulez dépouiller votre neveu?

BOURDIER.—Vous dépouiller... je puis donner ma fortune à qui je veux... et pourtant obéissant à un absurde préjugé de famille, j'étais résolu à en faire deux parts... mais je vous l'ai dit, vous n'êtes plus rien pour moi... je ne vous connais plus.

GASTON.—Mais c'est de la démence... et la justice, gardienne des intérêts de famille...

BOURDIER.—Je comprends... vous me ferez interdire, n'est-ce pas?... alors hâtez-vous, avant qu'on ne vienne vous arrêter pour vous traîner aux galères...

GASTON (*avec un geste violent, à part*).—Les galères! ah! plutôt, l'échafaud! (*Reprenant son calme après avoir jeté un regard de haine furieuse*

sur son oncle.) Adieu, mon oncle, adieu ! (*Bourdier ne répond par aucun signe. A part, en sortant.*) Au revoir.

SCÈNE IX.

BOURDIER *seul.*

BOURDIER (*le regardant sortir*).—Misérable ! (*Il s'assied.*) Oui, ma résolution est plus forte que jamais. Cet enfant que j'ai adopté, je lui tiendrai lieu des parents qu'il a perdus, je l'aimerai comme mon fils...

SCÈNE X.

BOURDIER, J. GAUTHIER, FRANÇOIS, ELOI.

FRANÇOIS (*à l'extérieur*).—Entrez, brave homme, entrez, il y est. (*François suivi de Gauthier entre de gauche avec Eloi.*)

BOURDIER (*avec impatience*).—Qu'y a-t-il ? que me veut-on ?

J. GAUTHIER.—C'est moi, monsieur...

BOURDIER (*à part*).—Jean Gauthier... des plaintes, des lamentations...

J. GAUTHIER.—Pardon, si je viens...

BOURDIER.—Voyez mon huissier, je ne m'occupe pas de tous ces détails.

J. GAUTHIER.—C'est bien, monsieur. (*A part.*) Je m'y attendais. (*Il va pour sortir.*)

FRANÇOIS (*à Bourdier, bas*). — M. Bourdier, c'est lui qui a sauvé le petit Eloi d'un grand danger tout à l'heure. (*Il sort.*)

BOURDIER (*se levant*). — Comment !... que signifie ?... (*A Jean Gauthier qui s'en va.*) Restez. (*J. Gauthier s'arrête.*) Que me dit donc François ? vous avez sauvé mon enfant d'un danger ?

J. Gauthier.—Oh ! ça ne vaut pas la peine qu'on en parle !...

Bourdier.—Mais encore....

J. Gauthier. — Les enfants, c'est si imprudent.... et un taureau échappé, ça ne connaît rien....

Bourdier.—Un taureau !...

J. Gauthier.—Tout le monde aurait fait comme moi. Seulement, j'ai eu la chance de me trouver là, voilà tout.

Bourdier.— Pauvre enfant, et sans vous peut-être.... Oh ! merci, merci, mon ami.

J. Gauthier.—Oh ! n'y a pas de quoi... adieu.

Bourdier.— Jean Gauthier, je vous ai parlé durement tout à l'heure.... j'étais de mauvaise humeur.... et puis je ne savais pas.... Mais rassurez-vous.... Il ne sera pas dit que le jour où vous avez sauvé.... Voyons, combien me devez-vous ? ... Cinq cents francs, je crois. (*Il compulse le dossier que le clerc d'huissier a laissé.*)

J. Gauthier.—C'est vrai que je suis bien en retard, mais la grêle du mois de juin....

Bourdier.— Reprenez votre billet.... je vous tiens quitte de tout. (*Il lui donne le billet.*)

J. Gauthier.—Ça se pourrait-il ?

Bourdier.— Et quant à la procédure, la voilà en morceaux. (*Il déchire le dossier.*)

J. Gauthier (*très ému*). — Ah ! monsieur. Si jamais, à présent, on vient dire du mal de vous devant moi....

Bourdier.—On en dit donc quelquefois ?

J. Gauthier (*avec embarras*).—Dame !...

Bourdier.—C'est bien, c'est bien....

J. Gauthier.—Et ma femme donc, ma pauvre femme !... Ah ! cette nouvelle est capable de la guérir.

Bourdier. — Votre femme est malade?

J. Gauthier. — Depuis six mois dans son lit sans pouvoir se remuer.

Bourdier. — Pauvres gens!

J. Gauthier. — Les fièvres sont mauvaises comme tout, cette année.

Bourdier. — (*fouillant dans son portefeuille*) — Il faut la soigner, coûte que coûte... Tiens, voilà deux cents francs.

J. Gauthier. — Deux cents francs!

Bourdier. — Surtout qu'elle ne manque de rien.

J. Gauthier. — Oh! n'ayez pas peur, monsieur, tout sera pour elle... et je cours bien vite... Oh! merci, monsieur... merci, mon gentil bambin merci, brave taureau. (*Il sort en courant. La nuit vient. Eloi s'est couché sur le canapé.*)

SCÈNE XI.

Bourdier *seul.*

Bourdier (*allant à la porte par où est sorti Gauthier.*) — Brave homme! quelle joie! pour quelques centaines de francs... Et ce petit morveux qui va se faire éventrer pour m'enseigner la bienfaisance. (*S'approchant de la coulisse.*) Tiens, le voilà qui s'est endormi sur le canapé... Comme ça dort, les enfants! Quelle bonne petite figure! (*Appelant.*) François!

SCÈNE XII.

François, Bourdier.

François. — Monsieur?

Bourdier. — Le petit Eloi vient de s'endormir sur le canapé, il faut le mettre au lit.

FRANÇOIS. — Bien, monsieur. (*Il emporte l'enfant qu'il va mettre au lit.*)

BOURDIER. — Quelle joie j'éprouve d'avoir adopté cet enfant... c'est toute ma famille. Quant à l'autre, un faux. . les galères . non...non... cette fois encore je paierai. Mais c'est tout ce qu'il aura de moi. (*Il prépare ce qu'il faut pour écrire.*)

FRANÇOIS. — (*avançant la tête et à mi-voix.*) — Monsieur soupera-t-il?

BOURDIER. — Non, j'ai à écrire. (*Il s'assied à la table et se sert machinalement du petit livre d'images tout ouvert pour placer son papier et y écrire plus commodément.*)

FRANÇOIS. — (*chantant au dehors.*)

Dodo mamour. Mes souliers de velours, Mes souliers de maroquin Pour aller dimanche au vin. Au vin de vigne. Bonsoir, ma voisine Endormez-moi cet enfant, Jusqu'à l'âge de quinze ans. Quand il aura quinze ans passé Nous song'rons à le marier.	*ou toute autre berceuse.*

(*Pendant que François chante, le volet s'est ouvert doucement. On voit passer la tête de Gaston, qui observe et referme le volet.*)

FRANÇOIS (*rentrant*). — Monsieur a voulu garder cet enfant près de lui... j'ai toujours peur qu'il ne gêne monsieur.

BOURDIER. — Au contraire, je repose plus tranquillement moi-même quand je sais qu'il est là.

FRANÇOIS (*sortant*). — Bonsoir, monsieur. (*Il sort à droite, 2e plan.*)

BOURDIER. — Bonsoir.

SCÈNE XIII.

BOURDIER *seul.*

Bourdier.—Dors, cher enfant, dors! la fortune te vient en dormant... car je ne me coucherai pas avant de t'avoir assuré tous mes biens... continuons! (*Il se met à écrire.*) Je pourrais mourir cette nuit... et l'idée que ce misérable Gaston viendrait s'emparer de mon héritage me poursuivrait jusque dans la tombe... Voilà qui est fait... je suis tranquille. (*Il cesse d'écrire; en ce moment une fumée légère commence à se répandre dans l'appartement. Levant la tête*). Qu'est-ce que je sens donc, on dirait de la fumée... d'où peut-elle venir?... (*Il se lève.*) Oui... elle redouble... elle est plus épaisse... (*On voit une lueur de flamme.*) Cette lueur... ah! mon Dieu! (*En ce moment la fenêtre s'ouvre et Gaston s'élance dans la chambre, Bourdier s'écrie*): Courons! courons! (*Gaston se place devant lui.*)

SCÈNE XIV.

GASTON, BOURDIER.

Bourdier.—Gaston!

Gaston.—Oui, c'est moi!

Bourdier.—Que viens-tu faire ici?

Gaston.—Je ne veux pas aller au bagne... je ne veux pas que vous me déshéritiez.

Bourdier.—Malheureux! (*Gaston ferme la porte et s'empare de la clé. Bourdier court à la fenêtre. Gaston se place devant et saisit la hache oubliée par Jean Gauthier.*)

Bourdier.—On vient! (*Courant à la porte de droite.*) A moi! à moi!

Gaston (*faisant un pas vers lui*).—Taisez-vous!

BOURDIER (*entrant dans la chambre de droite*).— Au secours ! au secours !

GASTON.—Ils arriveront trop tard ! (*Il se précipite après lui dans la chambre.*)

BOURDIER (*en dehors*). —Assassin !...

ELOI.—Le feu ! le feu ! un homme !...... la hache... du sang !... ah !...

GASTON (*sortant de la chambre, la hache encore à la main, se dirigeant vers le lit où est l'enfant*). A l'autre maintenant ! Oui, oui, il faut qu'il meure !

ELOI (*criant*).—Ah !... Ne me tue pas, ne me tue pas comme tu as tué mon père. (*Des cris se font entendre à la porte du fond. Effrayé, Gaston jette la hache et s'élance par la fenêtre.*)

SCÈNE XV.

BOURDIER *seul*.

(*Il paraît à l'embrasure de la porte, chancelant, se tenant au mur, ayant à la tête une horrible blessure.*)

BOURDIER.—A moi !... à moi ! (*Essayant d'aller ouvrir la porte.*) Je vais... Ah ! je n'ai pas la force... ils ne m'entendent pas !.... Et je mourrais sans avoir dénoncé mon assassin... (*Tombant assis sur la chaise près de la table.*)... Ah ! là au bas de ce testament..... (*Il écrit avec peine.*) Il fera à la fois la preuve du crime et la punition du coupable... (*La plume lui échappe.*) Maintenant... Eloi, mon enfant... je veux encore... Ah !!! (*Il glisse de son siège et tombe étendu mort ; on entend ébranler les portes au fond.*)

SCÈNE XVI.

BOURDIER, JANICOT, GAUTHIER, FRANÇOIS, PAYSANS.

(La porte a cédé. Tous les paysans se précipitent dans la chambre suivis de Gauthier et Janicot.—François accourt par une porte latérale.)

FRANÇOIS *(courant au lit).* — Eloi ! Eloi ! *(Il prend l'enfant et l'e nporte.)*

JANICOT.—M. Bourdier, assassiné !

UN PAYSAN.—Cette hache ensanglantée !...... *(L'examinant).* C'est celie de Jean Gauthier...

TOUS.—Jean Gauthier !... *(Ils se reculent de lui.)*

JANICOT.—C'est donc lui ?

J. GAUTHIER *(s'avançant).*—Moi ?... Infamie !

JANICOT. – Pour se venger des poursuites... Il avait proféré des menaces.... Moi-même..... il a voulu me frapper !...

LES PAYSANS.—Oui, oui, c'est lui, l'assassin !

J. GAUTHIER.—O misère... mais je vous jure...

JANICOT.—Emparez-vous de lui ! *(On le saisit.)*

TABLEAU.

ACTE Ier.

LE MAUDIT!

(Une place de village.—A droite, deuxième plan, la grille d'un château. A gauche, le péristyle de l'église.)

SCÈNE Ire.

PAUTEL, GOBILLOT, JANICOT, PAYSANS.

JANICOT.—Attendez après la vendange...

GOBILLOT.—Je veux mon dû... Il faut saisir demain chez cette mauvaise paie.

JANICOT.—Dame! c'est votre droit, père Gobillot, comme c'est mon devoir d'exécuter vos ordres... mais vous voulez donc le mettre sur la paille?...

GOBILLOT.—Ça ne me regarde pas.

JANICOT.—Vous avez raison, c'est son affaire... et tenez, père Gobillot, ça me rappelle une histoire.

TOUS.—Une histoire?...

JANICOT.—J'ai encore le temps de vous la conter. (*Tout le monde l'entoure.*) Il y a quinze ans de ça, il y avait dans le village un pauvre diable, comme Pautel, qui devait six cents francs à un richard comme vous... Le créancier aurait peut-être bien attendu... mais il y avait chez maître Rabutot, mon prédécesseur, un mauvais gueux de clerc, qui fit tout saisir, jusqu'à un berceau d'enfant...

GOBILLOT.—Eh ben?

JANICOT.—Eh bien, le soir, ce pauvre père Boardier était assassiné; le château était en feu,

et un mois après, Jean Gauthier, condamné au bagne à perpétuité, disait au mauvais drôle de clerc qui venait de déposer contre lui : Monsieur Janicot, je vous pardonne.

Gobillot.—Oui, je me souviens de ça.

Janicot.—Quand je suis sorti de là, mes amis, je vous jure que j'étais guéri de la maladie des exploits ; aussi, par horreur des protêts, des assignations, des commandements et des saisies, j'ai vendu tout ce que j'avais pour acheter une étude d'huissier... et j'ose dire que depuis que j'exerce, il se débite plus de bouteilles de vin que de papiers timbrés dans le canton. Maintenant, père Gobillot, est-ce toujours pour demain ?

Gobillot.—Nous reparlerons de ça plus tard.

Janicot.—Mais vous me faites jaser... c'est aujourd'hui jour de correspondance... je cours chercher mes dépêches.

Tous.—Vive M. Janicot ! (*Il sort par la droite ; entrée de Maurice à gauche, en petite tenue de garde-chasse. Il a son fusil. Deux hommes le précèdent, portant chacun un lapin.*)

SCÈNE II.

GOBILLOT, PAUTEL, MAURICE, PAYSANS.

Maurice (*à deux paysans qui entrent avec lui*). —Allons, vous autres, portez ces citoyens à la cuisine....

Tous.—Ah ! v'là le parisien.

Gobillot.—Il paraît que nous avons tué quelques lapins aujourd'hui.

Maurice.—Un peu... Qu'on leur ôte proprement leur culotte de peau et dites à la cuisinière de ne pas ménager le poivre et les petits oignons..

Pour être bon, faut que ça emporte la margoulette ! (*Les paysans portent le gibier au château.*)

GOBILLOT.—Je croyais, M. Maurice, qu'on vous donnait 600 frs par an pour garder les lapins et non pour les mettre aux petits oignons.

MAURICE.—Les lapins de cette forêt ayant témoigné le désir de fêter l'arrivée de leur maître, je leur ai adressé une invitation à dîner avec M. Gaston.

GOBILLOT.—Comment, M. Gaston?

PAUTEL.—Il est donc ici ?

MAURICE.—Pas encore.... mais ça ne tardera pas, vu que son valet de chambre est arrivé hier soir, en fourrier, pour préparer les billets de logement.

PAUTEL.—En v'là une nouvelle !...

GOBILLOT.—C'est pas malheureux qu'il se décide enfin à venir habiter ce château qu'il a fait bâtir.

PAUTEL.—Il y a tantôt seize ans qu'on ne l'a pas vu.... C'était l'année avant la mort de son oncle.

GOBILLOT.—Il n'est pas même venu pour hériter.

PAUTEL.—Il paraît que c'est un bon enfant.... ma tante Jeanne en raconte de fameuses sur lui... quand il venait au village... Mais vous qui l'avez vu il y a un mois, c'est-il toujours un bon vivant ?

MAURICE.—Mais oui !... il m'a paru vivre assez bien.... Je l'ai trouvé à déjeuner.... mais je n'ai pas beaucoup causé avec lui ; ce jour-là, il devait sortir pour quelque affaire pressée ; il a oublié de m'offrir un verre de vin... comme ça se fait entre particuliers qui ont bu dans le temps au même gobelet.

Gobillot.—Ah ! oui, votre mère a été sa nourrice.

Maurice.—Ah ! ah ! tu reviens de l'armée, qu'il m'a dit, tu as ton congé et tu ne sais que faire ? Veux-tu être mon garde ?—Ça me va.—Eh ben ! c'est dit .... bonjour—et il a fait mi-tour à gauche.

Pautel (*qui était remonté au fond*). — Tiens, tiens, de la poussière... une voiture au-dessus de la côte... ça doit être lui !

Gobillot.—Allons à sa rencontre.

Tous.—C'est ça, courons.

SCÈNE III.

MAURICE *seul.*

Maurice.—Tas d'imbéciles ! Voilà-t-il pas quelque chose de bien curieux qu'un bourgeois dans son carrosse, trottant sur un chemin vicinal....

SCÈNE IV.

MAURICE, JEAN.

Jean (*arrivant de gauche, chargé d'un fagot et marchant avec une peine extrême*).—Non... je ne me reposerai pas..... Une charge de bois..... qu'est-ce que c'est que ça ?... Allons, allons, paresseux !... pour deux jours de fièvre... (*Laissant tomber son fagot et se retenant à un arbre.*) J'ai beau faire, je ne puis aller plus loin...

Maurice (*se retournant et l'apercevant, puis allant à lui*).—Eh ! là-bas ! qu'est-ce qu'il y a donc ?... un instant... N'y a pas de bon sens de se charger comme ça... il y a de quoi vous chauffer pendant un mois.

Jean. — Les branches sèches sont à tout le monde.

Maurice. — Je ne dis pas le contraire ; mais ce n'est pas une raison pour en prendre plus qu'on ne peut en porter.

Jean. — Qu'est-ce que ça vous fait ?

Maurice. — Ce que ça me fait ? (*Jean essaie de nouveau de reprendre son fardeau.*) Attendez au moins que je vous aide.

Jean (*avec étonnement*). — M'aider ?

Maurice (*riant*). — Eh bien !... Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire à ça ? Est-ce qu'on n'est pas dans le monde pour se rendre service les uns aux autres ?

Jean. — Oui, je l'ai lu dans mon livre de prières.

Maurice. — Je ne sais pas si ça se voit dans les livres... mais ça se sent là... (*Jean le regarde avec étonnement.*) Qu'est-ce qu'il a donc à me regarder comme ça ? (*Soulevant le fagot.*) C'est tout ce que je peux faire de le lever. Mon ami, je vais le porter chez vous... Vous ne pourrez jamais...

Jean. — Oh ! si fait, si fait.... je suis reposé... (*Le regardant avec reconnaissance.*) Et j'ai du courage à présent !

Maurice (*l'aidant à charger son fagot*). — Allons, puisque vous le voulez, mais marchez tout doucement.

Jean. — Merci... oh ! merci. (*Il s'éloigne vers le fond à droite.*)

Maurice (*le regardant partir*). — Drôle de jeune homme tout de même !

(*Pendant qu'il chargeait le fagot, Gobillot et Pautel entrent et s'arrêtent tout étonnés en voyant Maurice parler à Jean.*)

SCÈNE V.

MAURICE, GOBILLOT, PAUTEL.

GOBILLOT. Il lui a parlé !...

PAUTEL.—Il lui a chargé son fagot...

MAURICE.—Tiens, vous n'êtes pas allés au devant de M. Gaston ?

GOBILLOT.—Comment, monsieur, vous osez parler à des honnêtes gens, après ce que vous venez de faire ?

MAURICE.—Qu'est-ce que j'ai fait ?

GOBILLOT.—Nous vous avons vu.

MAURICE.—Quoi ?

PAUTEL.—Causer avec lui.

GOBILLOT.—Lui mettre sa charge sur les épaules.

MAURICE.—Eh ben ! après ?

GOBILLOT.—Il ne vous manque plus que de le loger chez vous.

MAURICE.—Tiens, pourquoi pas ?

PAUTEL ET GOBILLOT.—Oh ! oh ! oh !

MAURICE.—Ah ! çà, voyons, c'est donc un loup-garou que ce jeune homme.

PAUTEL.—Ah ! bien pis !

GOBILLOT.—Vous ne le connaissez donc pas ?

PAUTEL.—C'est le maudit.

MAURICE.—Le maudit.... C'est pas une profession.

PAUTEL.—C'est le fils de Jean Gauthier.

MAURICE.—Connais pas...

PAUTEL.—L'assassin.

GOBILLOT.—L'incendiaire.

PAUTEL.—Qu'a tué l'oncle à M. Gaston et brûlé le vieux château.

MAURICE.—Ah !

PAUTEL.—Personne ne lui parle dans le pays.

Gobillot.—Quand il passe, on détourne la tête.

Pautel.—Les petits enfants crient après lui, et y a pas jusqu'aux chiens qui aboient....

Maurice.—Quel mal qu'il fait? Qu'est-ce qu'on lui reproche?

Pautel.—Ce qu'on lui reproche?... Il vit toujours seul... il se sauve du monde... il ne se promène que la nuit...

Maurice.—Tiens, on le reçoit si bien dans le jour.

Gobillot.—Enfin après avoir été repoussé de toutes les maisons où il voulait loger, il est allé demeurer là-bas au pied des roches noires, où l'on ne voit que des chouettes et des chauves-souris.

Pautel.—Ce qui prouve bien, comme le dit ma grand'mère, qu'il est en rapport avec les mauvais esprits.

Maurice (*riant*).—Ah! ah! en v'là une bêtise.

Gobillot.—Une bêtise! le père Bazu disait comme vous... il l'a occupé l'hiver dernier dans sa terre... et sa vache est morte au printemps.

Pautel.—Et les deux enfants de la Simonne qu'ont eu la coqueluche, parce que l'aîné avait mangé des groseilles dans son jardin.

Gobillot.—Et le jour qu'il a tant grêlé, qu'est-ce qu'il faisait au-dessus du rocher, à regarder les nuages, en levant les mains au ciel?

Maurice.—Qui sait? Peut-être priait-il le bon Dieu pour les champs des mauvais cœurs qui le tourmentent.

Les paysans (*au dehors*).—Vive M. Gaston! vive M. Gaston!

Pautel.—Voilà M. Gaston! quel bonheur!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *puis* GASTON, PAYSANS.

MAURICE (*regardant à droite*).—En v'là un attelage, jamais je n'ai vu tant d'ânes après une voiture.

GASTON (*en dehors*).—Avez-vous bientôt fini de me cahoter dans vos ornières?

LES PAYSANS.—Hourrah ! hourrah !

MAURICE (*indiquant toujours la cantonade*).—Holà ! holà ! ho ! Calmons-nous, y aura la goutte à boire....

(*Les cris redoublent, les paysans paraissent en courant.*)

GASTON (*entrant à la suite*).—Assez, assez, vous me rompez les oreilles ! (*Les paysans s'empressent autour de lui.*) Au diable, laissez-moi tranquille. (*Ils s'écartent un peu.*) Il n'y a donc que deux espèces d'hommes : des insolents et de plats valets !

MAURICE (*qui a entendu ces dernières paroles, le saluant*).—Faites excuse... on en trouve encore d'autres, qui savent ôter leur casquette sans la laisser tomber.

GASTON (*le regardant*).—Oui, et ceux-là font les beaux parleurs, critiquent tout ce qui se fait.... Je connais cette espèce-là.... c'est la pire de toutes.

MAURICE (*à part*).—Si son vin est aussi aigre que ses paroles, il a bien fait de ne pas m'inviter à en boire.

(*Pendant ce temps-là les paysans se sont concertés. Pautel, poussé par Gobillot, s'approche de Gaston en tournant son chapeau dans ses mains.*)

PAUTEL. — Pardon, excuse... c'est moi qu'est Pierre Pautel, le fils à Nicolas Pautel, le métayer de feu votre oncle....

GASTON.— Oui, un vieux gueux qui paie très mal. (*Pautel remonte.*)

GOBILLOT (*allant à lui*).— Ah ! ben, si nous avions su votre arrivée, nous vous aurions préparé un compliment.

GASTON.—Je n'aime pas les compliments.

PAUTEL (*à part*).—Est-il méchant !

MAURICE (*aux paysans*).—Ça vous apprendra à traîner les voitures.

GASTON.—Qu'on me laisse en paix, et surtout que personne ne vienne me tourmenter chez moi... J'aime à être seul !... tout seul... qu'on s'en souvienne ! (*Il fait quelques pas vers la grille, les paysans s'écartent.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ELOI.

(*En ce moment on voit paraître, venant du fond, Eloi. Il a un costume et une coiffure qui rappellent l'enfant du prologue. Il traverse la scène lentement, sans regarder autour de lui, se trouve en face de Gaston, et passe devant lui sans même l'apercevoir.*)

GASTON (*l'arrêtant*).—Quel est donc ce drôle ?

GOBILLOT. — Faites pas attention, c'est l'INNOCENT.

GASTON.—L'innocent ?

GOBILLOT.—C'est un enfant que feu monsieur votre oncle avait retiré chez lui. (*Mouvement de Gaston.*)

PAUTEL.— Il était dans la chambre au moment

de l'assassinat. (*Mouvement plus prolongé de Gaston.*)

GOBILLOT.—On l'a sauvé des flammes.

PAUTEL.—Et la peur qu'il a eue l'a rendu imbécile.

GASTON (*tressaillant*).—Ah !

PAUTEL.—Au point qu'à son âge, il ne s'amuse comme un enfant qu'avec un vieux livre d'images.

GOBILLOT.—Et il y tient !... c'est que faudrait pas essayer de le lui ôter, dà !

PAUTEL.—Il boit, il mange, il dort où il se trouve...

GOBILLOT.—Et il ne montre un peu d'instinct que pour une chose. (*Les cloches tintent.*)

PAUTEL.—Oui, pour aller au cimetière, comme à présent.

GASTON.—Au cimetière....

GOBILLOT.—Ça vient du jour où l'on a enterré le père François, qui prenait soin de lui... On l'a mis derrière le cercueil... il a suivi tout machinalement, et depuis ce temps-là toutes les fois qu'on sonne à la volée, le pauvre innocent reprend le même chemin et va s'asseoir sur la tombe.

GASTON (*à part*).— Cette rencontre... en arrivant... (*Le second coup de la messe sonne.*)

GOBILLOT.—C'est le dernier coup de la messe... Monsieur a sa place...

GASTON.—C'est bon... plus ta

MAURICE.—Quel fichu parois

GASTON (*à Maurice*). — Suis-moi. (*Il sort avec Maurice.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *moins* GASTON ET MAURICE.

GOBILLOT.—Allons, enfants ! entrons, la messe va commencer.

(*Ils traversent le théâtre et se dirigent vers l'église. On voit paraître Jean au fond.*)

SCÈNE IX.

JEAN *seul, regardant autour de lui.*

JEAN.—Ils sont entrés... la porte de l'église est restée ouverte.... J'aperçois l'autel.... la messe commence... (*Il s'agenouille dévotement devant le péristyle de l'église et commence à égrener son chapelet. Arrive au fond Jean Gauthier, extraordinairement vieilli et méconnaissable. Il est misérablement vêtu et tient un bâton à la main.*)

SCÈNE X.

JEAN *à genoux*, JEAN GAUTHIER.

J. GAUTHIER (*s'arrêtant au fond, appuyé sur son bâton et regardant de tous côtés*). — Oui, voilà toujours les vieux arbres, la rivière qui coule dans les prés, le moulin avec son écluse, le grand rocher où nichent les tiercelets.—Rien ne change que nous.—(*Il descend peu à peu la scène.*) J'ai passé devant mes amis d'enfance... personne ne m'a reconnu... Je peux rester sans crainte au milieu d'eux. Et cette précaution que j'ai prise, de faire écrire ici que j'étais mort, était bien inutile. Ce cadavre qui marche encore, ne ressemble pas plus à Jean Gauthier, que le pan de mur

noirci que j'ai vu en passant, ne ressemble au château... qui a écrasé tout mon bonheur sous ses ruines maudites. (*Quelques coups de cloche se font entendre. Se découvrant lentement.*) Je te reconnais aussi toi... tu as sonné le jour de mon mariage ; tu as sonné le jour du baptême de mon fils... tu as sonné, mais je n'étais pas là, le jour où l'on a enterré ma pauvre femme... (*Jean Gauthier qui était descendu jusqu'à la rampe, remonte en disant ces paroles et se trouve en face de Jean, toujours agenouillé et priant son chapelet à la main.*) Un jeune homme à genoux... là... il prie... comme ses doigts serrent son chapelet... il pleure... Qu'avez-vous donc, mon enfant ?

JEAN (*se levant brusquement*).—Qui êtes-vous ? Pourquoi m'avez-vous parlé ? Il me semblait que j'étais mort et que les anges m'emmenaient au ciel.

J. GAUTHIER.—Pourquoi n'entrez-vous pas à l'église ?

JEAN.—Croyez-vous que le bon Dieu ne m'entende pas aussi bien ici que là-bas?

JEAN GAUTHIER.—Vous paraissez avoir de grands chagrins, mon enfant... J'ai toujours entendu dire que la maison de Dieu est pour ceux qui souffrent.

JEAN.—Oui, le soir, quand il n'y a personne, j'y entre avec confiance, et je m'agenouille sans crainte tout prêt du chœur. Le Christ de l'autel et la Vierge qui est à ses pieds ne s'éloignent pas, eux, à mon approche.

J. GAUTHIER (*le regardant avec étonnement*).—Mais, qu'avez-vous donc fait pour que tout le monde vous repousse?

JEAN (*montrant un arbre brisé*). — Demandez à

cet arbre qui était si beau, il y a huit jours, pourquoi le feu du ciel est tombé sur lui.. (*Il se remet à genoux.*)

J. GAUTHIER (*s'éloignant un peu*).—Singulier jeune homme ! (*Entrée de Janicot dans le fond.*)

SCÈNE XI.

JEAN GAUTHIER, JEAN, JANICOT.

JANICOT (*apercevant Jean*).—J'en étais sûr... il est à sa place habituelle... ; le laisseront-ils au moins tranquille à présent? (*Il s'approche de lui.*)

J. GAUTHIER (*à part, le reconnaissant, avec répulsion*).—Je ne me trompe pas, c'est Janicot, le clerc d'huissier. (*Il s'éloigne un peu plus et écoute, appuyé sur son bâton. Janicot frappe doucement sur l'épaule de Jean.*)

JEAN (*se retournant*). — Que me voulez-vous, monsieur Janicot?

JANICOT.—J'ai une commission pour vous.

JEAN (*étonné*).—Pour moi?

JANICOT.—Une nouvelle qui arrive. (*Jean le regarde avec étonnement.*) Je ne sais pas trop l'effet qu'elle vous fera. (*Jean de plus en plus étonné. Jean Gauthier se rapproche.*) Il y a des malheurs qui ne vous font pas pleurer... il y a des bonheurs... dont on ne peut pourtant pas se réjouir.

JEAN.—Oh ! parlez, mon Dieu, parlez ! je n'ai peur de rien, et rien ne peut me faire plaisir.

JANICOT.—Cependant, j'ai à vous apprendre quelque chose qui vous remuera le cœur.

JEAN.—Ça vient... de là-bas, n'est-ce pas?

JANICOT.—Oui.

JEAN.—Aurait-il obtenu sa grâce?

Janicot.—Sa grâce... Oui... c'est le bon Dieu qui l'a signée...

Jean.—Il est mort...

Janicot.—Oui... pauvre Jean Gauthier !

Jean.—O mon Dieu ! prenez pitié de mon père.

J. Gauthier (*qui a écouté avec une anxiété croissante.*)—C'est Jean ! Jean !

Jean.—Il a été assez puni dans ce monde... pardonnez-lui dans l'autre. (*En ce moment le son de la cloche se fait entendre, les paysans sortent de l'église... Jean s'enfuit à gauche.*)

J. Gauthier.—Oh ! je comprends maintenant l'horreur qu'ils ont pour lui. C'est mon fils ! c'est mon fils !

ACTE II.

L'INNOCENT.

(Un site un peu sauvage, couvert de broussailles; à gauche et au fond, des ruines noircies par le feu. Un pan de mur sur lequel on voit un écusson encore debout.)

SCÈNE I.

J. GAUTHIER *seul.*

(*Il est assis à droite sur une pierre détachée des ruines et compte une somme d'argent dans une sacoche.*)

J. GAUTHIER.—Je n'ai dépensé que trois francs dix sous... ce n'est pas trop pour faire soixante lieues... (*Secouant la bourse.*) Pauvre boursicot!... ai-je eu de la peine à t'amasser! ... Toutes les pièces qui sont là sont tombées sou par sou dans le bonnet vert du forçat, en échange des ouvrages de paille et de coco qu'il offrait aux visiteurs... — Ah! badauds de toutes sortes, comme je vous aurais tourné le dos, si je n'avais pensé à mon fils!... (*Il se lève.*) Pauvre enfant! hier soir, quand tout le monde a été rentré, j'ai voulu aller frapper à sa porte...mais j'ai eu peur de l'effrayer... et puis lui dire comme ça brutalement... alors je me suis décidé à attendre une occasion pour le préparer tout doucement, et je suis venu dormir là, dans ces ruines, au milieu de ces pierres écroulées, qui ont été témoins du crime, et qui garderont toujours, enfoui sous leurs décombres, le secret de mon innocence. (*Arrive au fond, à droite, Gaston, en chasseur, un fusil à la main.*)

SCÈNE II.

GASTON, JEAN GAUTHIER.

GASTON. — Où suis-je ? Je me suis égaré en suivant la chasse... Je connais pourtant la lisière de la forêt... Mais ces broussailles, je ne les ai jamais vues. (*Montant sur un tertre, et regardant avec une émotion croissante.*) Là-bas, le clocher... là, le moulin... ici les deux chemins qui se croisent... (*Apercevant les ruines.*) Ah !

JEAN GAUTHIER (*à part*).—Qu'a-t-il donc celui-là, à regarder comme ça les ruines du château ?

GASTON.—Oui, oui... voilà la cour... là, sa chambre... encore un pan de mur avec un écusson... et l'angle de la fenêtre... Que suis-je venu faire ici ?

J. GAUTHIER (*se levant*).—Vous regardez les ruines, monsieur.... Il paraît que vous n'êtes pas du pays.

GASTON.—Que vous importe ?

J. GAUTHIER.—C'est comme moi, je me suis arrêté en passant... et... en voyant ces pierres toutes noires, ces épines qui grimpent le long des murs, ces orties qui croissent tout à leur aise sur ce terrain que personne ne foule, je me disais : il faut que quelque grand malheur ait passé par là.

GASTON (*haut, mais à lui-même*).—Ce n'est pas une raison pour laisser pousser des ronces où l'on peut faire venir des épis.—A quoi songe donc, depuis quinze ans, mon intendant ?

J. GAUTHIER (*à part*).—Ah !... c'est le neveu !

GASTON (*descendant*).—Dès demain tout cela disparaîtra.

J. Gauthier.—J'ai entendu dire que les esprits des trépassés fréquentent les endroits où ils ont péri de mort violente.

Gaston.—C'est avec de pareils contes qu'on entretient la superstition dans les campagnes... raison de plus pour que je fasse enlever ces décombres.

J. Gauthier.—Prenez-y garde! Il arrive malheur à ceux qui troublent la paix des morts.

Gaston.—Les morts sont dans leurs tombes, et la terre est aux vivants... Je ne crois pas aux revenants... et si quelque âme en peine a choisi ces ruines pour ses promenades nocturnes, qu'elle vienne défendre ce dernier pan de mur resté debout... *(Il frappe avec force avec la crosse de son fusil sur le pan de mur. Eloi paraît derrière.)*

SCÈNE III.

GASTON, JEAN GAUTHIER, ELOI.

Gaston.—Que vois-je?

J. Gauthier.—Qu'est-ce que c'est que ça?

Gaston.—Cet enfant... (*Eloi qui a poussé un cri, s'arrête un instant et regarde avec frayeur autour de lui.*)

J. Gauthier.—C'est un jeune garçon.

Gaston.—Encore lui! (*Eloi en apercevant Gaston a fait un pas vers lui, puis après l'avoir considéré un instant, a reculé avec une sorte de crainte et va se réfugier près de Jean Gauthier.*)

J. Gauthier.—Eh bien! mon gars, qu'as-tu donc à trembler comme ça? (*Eloi ne répond pas et se serre contre lui.*)

Gaston (*à lui-même, avec une sorte de terreur*).—Cette apparition... là... dans ce moment... (*Il regarde Eloi.*)

J. Gauthier (*examinant Eloi*).—Ça peut avoir quinze ou seize ans... Il a dans le regard quelque chose... — Qu'est-ce que tu faisais, là dans ces ruines?...

Eloi.—Ces ruines?...

J. Gauthier.—Eh ben! oui.

Eloi.—Je ne sais pas!

J. Gauthier.—Comment! tu ne sais pas...

Gaston (*à lui-même*).—Ah! j'étais fou. (*Il s'en va par le fond à gauche avec un geste de pitié. Eloi le suit et le regarde partir.*)

SCÈNE IV.

ELOI, JEAN GAUTHIER.

J. Gauthier (*le regardant avec plus d'attention*). — C'est un pauvre insensé!...un innocent, comme on dit...C'est dommage, il a une figure si douce. (*Eloi le regarde et sourit.*) On dirait qu'il a du plaisir à me regarder... C'est étonnant... il me semble... oh! non! c'est trop jeune pour que j'aie pu le connaître... Après ça. ces pauvres créatures du bon Dieu, ça ne vieillit pas comme les autres. (*Eloi s'est remis à jouer.*) Comment t'appelles-tu, mon enfant? (*Eloi le regarde encore et sourit.*) Ton père, comment le nomme-t-on? (*Eloi ne répond pas.*) Et ta mère?... tu as une mère, n'est-ce pas?

Eloi.—Mère! ma mère... Ah! oui... mère, mère!...

J. Gauthier.—Elle est de ce village. (*Eloi ne répond pas.*) Elle t'aime bien, elle t'embrasse... elle te donne à manger.

Eloi.—Manger!... oui, oui... j'ai faim! (*En disant cela, il saute de joie. Entrée de Janicot.*)

SCÈNE V.

JEAN GAUTHIER, JANICOT, ELOI.

Janicot.—J'ai faim... c'est là tout ce qu'il sait dire. Pauvre Eloi !

J. Gauthier (*comme frappé d'un souvenir*).— Eloi !

Janicot.—Gageons, mon brave homme, qu'il vous demandait à manger... Pauvre innocent ! il prend de toutes mains.

J. Gauthier.—Je me reposais là un instant, quand je l'ai vu sortir de ces ruines. (*Eloi va vers l'huissier et fouille dans sa gibecière.*)

Janicot.—Tu tombes mal, mon garçon... je viens de finir mon déjeuner... Si j'avais su te rencontrer... va... (*Eloi fait une petite moue et fouille encore dans la gibecière, puis s'en va en secouant la tête.*)

J. Gauthier (*s'écartant un peu*).—Eloi !... mais je connais ce nom-là ! Oh ! il faut que je sache ... mais questionner ce Janicot... — Non, plus tard... Eloignons-nous. (*Il sort à gauche. Janicot va pour sortir à droite et se trouve face à face avec Jean.*)

SCÈNE VI.

JANICOT, JEAN.

Janicot.—Ah ! je voulais vous voir, Jean... N'est ce pas Mignonnet qui vous loue la maison et le petit coin de jardin que vous occupez ?

Jean.—Il ne me les loue pas, il ne m'a jamais rien demandé, et c'est une grande bonté de sa part.

Janicot.—Ah ! tant mieux !

Jean.—Pourquoi ?

Janicot.—Il m'a fait demander ce matin — et j'avais peur... mais ça ne peut être ça... Ah ! j'oubliais... Paquette a commencé ses moissons aujourd'hui... Il a besoin de monde... je lui ai parlé de vous... il m'a dit que vous n'aviez qu'à aller à sa grande pièce...

Jean.—Merci, monsieur Janicot, je vais y aller dès ce matin.

Janicot.—Bon courage donc, mon ami. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

JEAN, *puis* JEAN GAUTHIER.

Jean.—Voilà qu'on me donne de l'ouvrage aujourd'hui... Hier, un brave jeune homme... m'a aidé à charger mon bois... en me parlant... comme à un autre. — Qu'est-ce qu'il leur prend donc ? — J'ai l'air de me sauver du monde, mais, s'ils le voulaient, je serais bien trop content de dire bonjour à celui-ci, de donner une poignée de main à celui-là. — Allons, allons, pour une fois que l'ouvrage vient, il ne faut pas le faire attendre. (*Il remonte vers la droite.*)

(*Pendant ces dernières paroles, Jean Gauthier s'avance vers lui ; au moment où il va s'en aller, il l'arrête.*)

J. Gauthier.—Jean !...

Jean (*le regardant avec surprise*).— L'homme d'hier !

J. Gauthier.—Arrêtez-vous un instant... j'ai à vous parler.

Jean.—Je ne veux pas... il faut que j'aille travailler.

J. Gauthier.—Il est neuf heures.... les moissonneurs sont à déjeuner.... nous avons le temps de causer.

Jean.—Qu'est-ce que vous pouvez avoir à me dire ?

J. Gauthier. — Il y a longtemps que je vous connais, Jean.

Jean.—Comment ça peut-il se faire ?.... Je ne vous ai jamais vu.

J. Gauthier.—Il n'y a pas besoin d'avoir vu les gens, c'est assez d'en avoir entendu parler.... et je viens... d'un endroit où l'on pensait souvent à vous.

Jean.—A moi ?

J. Gauthier.—C'est pour vous voir que je suis venu dans ce pays.

Jean (*le regardant avec une émotion mêlée de crainte).*—Il n'y a au monde.... qu'une seule personne.... qui ait pu s'inquiéter de moi.

J. Gauthier. — Vous avez raison.... une seule personne.

Jean (*tremblant*).—Mais alors vous venez donc...

J. Gauthier.—Je viens de Rochefort.

Jean (*reculant avec effroi*).—Ah !

J. Gauthier.—Je vous fais peur... un forçat !... ne craignez rien, allez... je n'ai jamais fait de mal à personne... (*ôtant son chapeau et lui montrant ses cheveux blancs*) et je suis trop vieux pour commencer.

Jean (*se rapprochant*).—Vous venez de sa part...

J. Gauthier.—Oui, de la part de votre père.

Jean.— Quand vous êtes parti de là-bas, il vivait encore ?

J. Gauthier.—Oui... quoique bien cassé par le chagrin, il était plein de courage et il n'avait

qu'une idée.... qui ne l'avait pas quitté depuis le jour où il était entré dans cet affreux endroit : obtenir sa grâce à force de bonne conduite.

Jean.—Sans doute il aura vu que c'était impossible, et alors le désespoir l'aura pris...

J. Gauthier (*l'interrogeant du regard*).—Peut-être bien qu'il se disait aussi : personne au monde ne tient à moi, et qui sait si mon fils, qui est là bas, ne sera pas plutôt heureux qu'affligé de ma mort...

Jean.—Aujourd'hui comme tous les jours, je me suis mis à genoux devant la petite croix que j'ai détachée au cou de ma mère, au moment où on allait l'ensevelir... seulement, au lieu de prier pour un vivant... j'ai prié pour un mort.

J. Gauthier.—Quoi ! tous les jours vous priez pour lui ?

Jean.—Oui, et du fond de mon cœur...

J. Gauthier.—Ainsi, s'il avait pu obtenir sa grâce... s'il était venu vous dire : Mon fils, je suis libre... je n'ai rien à craindre, viens, partons, quittons ce pays.... allons vivre dans un coin du monde où personne ne saura, ni d'où nous venons, ni qui nous sommes.... s'il était venu vous dire ça, la joie dans le cœur, les larmes aux yeux.... Eh bien ?.... Eh bien ?....

Jean (*froidement*).—Je serais parti.

J. Gauthier (*avec bonheur*).—Ah !

Jean.—Quoi qu'ait fait un père, ça ne dispense pas les enfants d'obéir.

J. Gauthier.—Comme vous dites ça !

Jean.—Après tout, Dieu ne nous donne pas plus de peines que nous n'en pouvons supporter.

J. Gauthier. — Comment, Jean, est-ce bien possible ? la pensée de vivre auprès de votre père vous aurait causé une pareille épouvante !

JEAN.—A quoi bon parler d'une chose qui ne peut pas arriver...

J. GAUTHIER.—Vous auriez mieux aimé rester dans ce pays où tout le monde vous repousse.

JEAN.—Assez là-dessus... j'ai mon idée, et je ne vous en dois pas compte. (*Il passe devant Gauthier.*)

J. GAUTHIER.—Oui, c'est ce qu'il se disait quelquefois là-bas : il m'a en horreur, il me maudit.... et jamais peut-être la pensée ne lui est venue de se demander si je n'avais pas été condamné injustement....

JEAN.—Et quelle pensée pouvait donc me venir toutes les nuits, tous les jours, à chaque instant, si ce n'était pas celle-là !

J. GAUTHIER.—Quoi !

JEAN.—Ah ! si j'avais pu le croire innocent, qu'est-ce que ça m'aurait fait, qu'on me méprise, qu'on me chasse de partout? Au lieu de baisser la tête et de me cacher, j'aurais passé fier au milieu de tout le monde ; au lieu d'amasser au-dedans de moi de la rancune et de la colère, j'aurais songé à ces pauvres martyrs dont j'ai lu l'histoire, qui pardonnaient à leurs bourreaux ; mais j'avais beau rouler dans ma tête toutes les suppositions imaginables, il n'y avait pas un doute à avoir devant la hache ensanglantée, ramassée sur le lieu du crime.... ce billet qu'il avait repris, cet argent trouvé sur lui....

J. GAUTHIER (*avec accablement*).—Ah ! pauvre Jean Gauthier, tu as bien fait de mourir. (*Jean fait quelques pas pour s'éloigner, il l'arrête.*) Attendez encore, Jean.... je ne vous ai pas dit pourquoi je suis venu.

JEAN.—C'est vrai, parlez.

J. Gauthier.—La veille de mon départ, votre père me dit : Tu vas revoir ceux que tu aimes ; moi, j'en suis séparé pour toujours.... voilà de l'argent que j'ai épargné.... porte-le à mon fils. Moi, je n'ai plus besoin de rien. (*Tirant sa bourse de sa poche.*) La somme n'est pas bien forte.... quatre ou cinq cents francs tout au plus.... mais enfin ça peut venir à point, un jour ou un autre. (*Il lui présente la bourse. Jean ne tend pas la main et semble réfléchir.*) Prenez-le, Jean, il est à vous.

Jean.—Vous vous êtes peut-être détourné de votre chemin.... je suis fâché de la peine que vous vous êtes donnée, et, bien qu'elle ne doive pas m'être profitable je vous en remercie tout de même.

J. Gauthier.—Comment!

Jean.—Je ne veux pas prendre cet argent.

J. Gauthier.—Et pourquoi ?

Jean.—Je ne veux pas le prendre.

J. Gauthier.—Mais, Jean, c'est l'héritage de votre père.

Jean.—Son héritage ! Il y a quinze ans qu'il me l'a laissé.... C'est assez de celui-là.... je n'en veux pas d'autre.

J. Gauthier. — Jean, vous prendrez cet argent.... il le faut.... je le veux.... je vous en prie. (*Il veut le lui mettre dans la main.*)

Jean (*le repoussant avec un mouvement d'impatience*).—Laissez-moi !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MAURICE.

Maurice (*arrivant de droite*).—Eh ! dites donc, vous, vieux! qu'est-ce que vous avez à tourmenter

ce jeune homme?.... Il n'en a que trop enduré... j'entends qu'on le laisse tranquille.

J. GAUTHIER (*à part*).—Qu'est-ce que c'est que ce garçon-là?

MAURICE (*regardant J. Gauthier*).—D'où diable sort-il, ce vieux gueux-là? Quelle fichue frimousse! Il me déplaît.

JEAN.—Vous vous trompez; cet homme ne songeait pas à me faire du mal; au contraire, il croyait me rendre service.

MAURICE.—Ah! c'est différent; excusez, vieux. Au fait, en le regardant mieux, il n'a pas l'air trop.... il a même une assez bonne figure.... il me revient de plus en plus.

JEAN (*au garde*).—C'est la seconde fois que vous me montrez de l'intérêt.... je vous en remercie bien, monsieur le garde.... mais voyez-vous, vous auriez trop à faire de prendre mon parti.... je suis fait à tous les rudoiements, et je serais trop peiné si vous vous attiriez des ennuis à cause de moi.

MAURICE.—Des ennuis! (*Montrant les poings.*) Je suis assuré contre cette grêle-là, à la compagnie des coups de poings. (*Il remonte.*)

J. GAUTHIER (*à part*).—Brave garçon!

JEAN (*allant à J. Gauthier*).—Il ne faut pas m'en vouloir pour ce que nous avons dit.... soyez bien sûr que je n'ai pas eu l'idée d'être méprisant pour personne. (*Il sort à droite, J. Gauthier le suit tristement des yeux.*)

SCÈNE IX.

JEAN GAUTHIER, MAURICE.

MAURICE.—Dites donc, vieux, vous n'êtes pas du pays, à ce qu'il me semble.... vous cherchez

peut-être à travailler... justement, j'ai besoin de monde à la coupe... une pièce de 30 sous par jour est bonne à gagner... et pour peu que vous sachiez tenir une hache....

J. GAUTHIER.—Merci, je ne m'arrêterai pas davantage ici.

MAURICE.—Où allez-vous donc, sans être trop curieux?

J. GAUTHIER.—Je ne sais pas. (*Il remonte vers la droite. Du même côté, Gaston entre avec un piqueur et plusieurs paysans armés de pioches.*)

SCÈCE X.

LES MÊMES, GASTON, UN PIQUEUR, PAYSANS.

GASTON (*aux paysans*).—Qu'on se mette immédiatement à la besogne, et que demain toutes ces pierres soient enlevées! (*A Maurice.*) Maurice! je vous charge de surveiller ces hommes.

MAURICE.—Suffit.

UN PAYSAN.—Allons, dépêchons-nous!

(*Ici, ils font un mouvement pour aller travailler ; on entend une rumeur au dehors. Jean arrive en scène en courant.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JEAN.

JEAN (*se retournant et montrant le poing à la cantonade*).—Ah! mauvaises gens! m'empêcher de travailler... Allez, le bon Dieu vous punira.

(*Mouvement de tous les personnages. Jean Gauthier s'arrête.*)

GASTON.—Quel est ce jeune homme?

MAURICE.—C'est le fils de Jean Gauthier le forçat, et ces méchantes gens ne peuvent lui par-

donner le crime de son père. (*A la cantonade.*) Ah ! tas de drôles, je vais vous apprendre...

JEAN (*levant les bras au ciel*).—O mon Dieu, mon Dieu, on dit que vous êtes bon, on dit que vous êtes juste !

GASTON (*le regardant, à part*).—Le fils de Jean Gauthier !... (*Se parlant à lui-même.*)—J'ai voulu faire disparaître des ruines qui me rappelaient mon crime et voilà qu'un être vivant, le fils de celui qui fut condamné à ma place, se trouve sur mon passage. Non, non, je ne pourrai pas souffrir que cet homme reparaisse devant moi... Il faut qu'il meure, et qu'avec lui, il emporte le dernier de mes remords !...

J. GAUTHIER (*remarquant Gaston*).—Comme il le regarde ! (*Janicot paraît à gauche.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JANICOT.

JANICOT (*arrivant à Jean qui se trouve en face de lui*).—Je vous cherchais, mon ami.

JEAN.—Encore un malheur, n'est-ce pas ?

JANICOT.—Mon Dieu, oui !

(*Gaston et J. Gauthier se rapprochent de leur côté.*)

JEAN.—Oh ! dites vite.

JANICOT.—Vous croyez que Mignonnet vous donnait gratis votre masure ?

JEAN.—Eh bien ?

JANICOT.—Eh bien, il recevait tous les ans 20 bons écus.

JEAN (*à lui-même*).—De qui donc ?

J. GAUTHIER (*bas à Jean*). — De quelqu'un qui ne peut plus en envoyer.

JEAN. – Ah !

Janicot. — Vieux sans cœur de Mignonnet, quand il a su que votre père était mort, il s'est dit : Il n'a rien ; qui me paiera le terme en arrière et celui qui va courir ?.... et....

Jean.—Il me chasse !....

Janicot.— A moins qu'il ne reçoive aujourd'hui même l'arriéré et l'année courante.

Jean.—Allons, c'est bien.... il me reste l'abri de la forêt.... les bêtes sauvages m'y souffriront peut-être. (*Jean Gauthier met la main sur son argent. Jean et Janicot sortent.*)

J. Gauthier (*s'approchant du garde et regardant Gaston avec méfiance*).—Tout à l'heure, vous m'avez offert du travail.... je l'ai refusé, maintenant, je l'accepte. (*Il sort avec les paysans.*)

SCÈNE XIII.

GASTON, MAURICE, ELOI.

Eloi (*au fond, tient ouvert le petit livre d'images usé et flétri, il le feuillette*).—Eloi.... bien sage.... papa a donné.... image.... belle image.... joujou à moi ! (*Il vient s'asseoir sur le banc à gauche, continue de regarder son livre, puis le ferme et s'endort.*)

Gaston (*attirant Maurice sur l'avant-scène*).— Maurice, tu es à mon service, tu m'appartiens.

Maurice.—Je n'en disconviens pas....

Gaston.—J'ai besoin de toi.

Maurice.—Présent !

Gaston.—Tu as été soldat, tu as fait les cent coups.

Maurice.—Cent et quelques.... s'il vous plaît.

Gaston.—Eh bien, écoute ! il y a dans ce village un jeune homme d'un air sombre.... sauvage.... on l'appelle Jean.

MAURICE.—Jean.

GASTON.—Tu le connais?

MAURICE.—Oui.

GASTON.—C'est le maudit, le fils du meurtrier de mon oncle, il faut le faire disparaitre. Sa mort ne ferait qu'apporter la paix et la joie dans tout le village.

MAURICE.—Je n'ai que deux mots à répondre à votre ordre du jour; j'ai fait le coup de feu en bien des circonstances, j'ai fait mordre la poussière à plus d'un ennemi.... mais je n'ai jamais exercé le métier d'assassin.

GASTON.—Tu refuses?

MAURICE.—Parfaitement. (*Gaston lui tourne le dos et remonte.*) Pardon, j'avais annoncé deux mots, vous n'avez eu que le premier, voici le second.... J'ai des raisons particulières pour qu'il n'arrive pas malheur à ce jeune homme.... et j'ouvrirai l'œil.... Sur ce.... je suis votre très humble serviteur. (*Il porte respectueusement la main à sa casquette et fait militairement demi tour à droite.*)

SCÈNE XIV.

ELOI, *endormi*, GASTON, J. GAUTHIER.

GASTON.—Un protecteur, un ami.... maladroit que je suis de m'être confié à lui.

(*Eloi chante en rêvant quelques mesures de la chanson du prologue.*)

ELOI (*chantant*).—Dodo, mamour.... etc.... (*Entre Jean Gauthier.*)

GASTON.—Ah! l'idiot.

J. GAUTHIER.—Le pauvre enfant!

GASTON.—Il dort.

J. GAUTHIER.—Il rêve à sa nourrice.

ELOI (*parlant toujours en rêve*).—Bonsoir, monsieur.... bonsoir, papa....

J. GAUTHIER.—Qu'est-ce qu'il dit donc là? (*Il se rapproche d'Eloi.*)

GASTON (*se rapprochant aussi de son côté*).—Ce souvenir. (*Ils se trouvent tous deux près de l'enfant endormi.*)

ELOI (*rêvant toujours*).—Le feu !.... le feu !....

GASTON.—Que dit-il ?

J. GAUTHIER (*bas à Gaston*).—Laissez-le, laissez-le parler.

GASTON.—Il se tait....

J. GAUTHIER.—Ses bras s'agitent.... Sa figure est toute bouleversée.... Il va continuer....

ELOI (*rêvant*).— Un homme.... la hache.... du sang !...ah ! (*Jean Gauthier écoute, palpitant. Gaston se précipite sur Eloi, le secoue violemment. Eloi se lève tout effrayé et se sauve par le fond, à droite.*)

J. GAUTHIER.—Pourquoi l'avez-vous réveillé ?

GASTON.—Ne voyez-vous pas que ce pauvre enfant....

J. GAUTHIER (*regardant Gaston*).—Comme il est troublé !

GASTON (*regardant Gauthier*). — Quel intérêt avait-il donc à l'écouter ?

J. GAUTHIER (*à part*).—Le secret est là, dans la tête d'un pauvre insensé.... un mot de plus, et peut-être.... mon Dieu, mon Dieu, aurais-tu donc enfin pitié de moi ! (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE XV.

GASTON, *puis* ELOI.

GASTON. — Quel peut être cet homme? comme il le regardait! comme il l'écoutait.... oh! que m'importe ce vagabond?...... C'est ce maudit enfant.... la raison qu'il semble avoir perdue lui revient dans son sommeil.... Je me souviens.... Quand il m'a vu passer pour la première fois.... c'était dans les ruines.... Il m'a regardé et s'est enfui.... Ma vue aurait-elle réveillé en lui ce souvenir, depuis si longtemps étouffé. — Ce qu'il n'a pas dit aujourd'hui, demain peut-être.... Oh! à tout prix il faut.... (*En ce moment Eloi paraît cherchant son petit livre qu'il a laissé près du banc en s'enfuyant.*) Le voilà! (*Regardant autour de lui.*) Personne! Les bûcherons sont là-bas.... au loin! (*S'avançant derrière Eloi sans être vu de lui et tirant son poignard.*) La mort est un sommeil pendant lequel on ne parle plus! (*Il va frapper Eloi qui vient de ramasser son livre et se relève. Effrayé, Eloi pousse un cri. Gaston le saisit au collet, de la main gauche, en tenant de la droite son poignard levé. L'enfant lutte avec lui et lui mord la main gauche. Gaston le lâche, Eloi en profite pour se sauver par le fond à droite.*) Il m'a mordu, le louveteau!.... (*Il regarde sa main sanglante, puis suivant Eloi des yeux.*) Il se sauve, il gagne le fourré... près de la fontaine des Trois-Chênes... Ah! maudit! Là, du moins, tu ne m'échapperas pas!! (*Il s'élance à sa poursuite.*)

ACTE III.

(PREMIER TABLEAU)

LE FORÇAT.

(Au fond, un sommet de rocher sauvage bordant un torrent.—Quelques arbres plantés sur les rochers. La cabane de Jean est sur le premier plan à gauche. A gauche, au dernier plan, d'autres rochers également mélangés d'arbres.—Un petit sentier praticable part du fond et vient aboutir devant la cabane.)

(Au lever du rideau il fait nuit. On aperçoit Jean Gauthier couché en travers de la porte.)

SCÈNE Ire

JEAN GAUTHIER, GASTON, MAURICE.

GASTON *(paraît, arrivant par la droite; il marche lentement. Il s'arrête au fond, regarde la cabane, semble hésiter un instant)*.—Il est là, dans cette cabane, cet être qu'on appelle le maudit !... Dans un instant.... plus de remords !.... Il aura cessé d'exister.... *(Il s'avance hardiment vers la porte, un poignard à la main. Arrivé là, il aperçoit Jean Gauthier qui dort sur le seuil et s'arrête.)*

GASTON *(reculant à l'aspect de Jean Gauthier)*.—Encore ce mendiant! Je te trouverai donc toujours sur mon passage.

MAURICE *(entre au dernier plan, du fond, épiant Gaston. A part)*.—Ah ! il y vient malgré ce que j'ai dit.... Eh bien ! il ne franchira pas la porte ! *(Il le couche en joue.)*

GASTON *(qui a examiné Gauthier)*.—Bah ! il

dort !.... (*Il se dispose à enjamber par-dessus Gauthier.*)

(En ce moment on entend chanter Janicot qui paraît aussitôt à gauche. Gaston s'arrête et recule. Maurice remet son fusil sous son bras et disparaît dans les rochers. Le jour commence à venir.)

SCÈNE II.

JEAN GAUTHIER, *couché*, JANICOT, GASTON.

GASTON (*s'arrêtant*).—Maudit huissier !

JANICOT (*arrivant, son bâton à la main, et s'arrêtant en voyant le comte dans l'ombre*).—Tiens ! En voilà un qui est aussi matinal que moi. Quelque paysan qui s'en va au marché. Eh ! là-bas, père.... n'importe qui !.... Vous passez bien fier, ce matin.... *(Gaston ne répond pas. Janicot s'approche.)* Oh ! oh ! ce n'est pas une blouse. (*Gaston se retourne, il le reconnaît.*) Est-ce que j'ai la berlue ?.... monsieur Gaston.... courant la campagne à quatre heures du matin....

GASTON.—Vous êtes curieux, monsieur l'huissier.

JANICOT.—Pardon, mais à l'heure qu'il est, on rencontre d'ordinaire plus de maraîchers que de flâneurs.

GASTON.—J'aime à me promener la nuit.

JANICOT.—Et moi, je préférerais rester bien chaudement dans mon lit. Ainsi va le monde, on n'est jamais content de ce qu'on a.

GASTON.—Voilà le jour, rentrons. (*A part.*) Mais je reviendrai. (*Il remonte vers la gauche.*)

JANICOT.—Moi qui craignais de vous réveiller.

GASTON.—Vous veniez au château ?

JANICOT.—Oui, mais je m'étais arrangé pour

n'y arriver qu'à neuf heures, après ma tournée.

Gaston.—Qu'avez-vous à me dire ?

Janicot.—Des choses auxquelles vous ne vous attendez guère.

Gaston (*faisant un mouvement*). — Expliquez-vous.

Janicot.—C'est que ce n'est pas facile.

Gaston.—Finissons-en !

Janicot.—Au fait, vous avez raison. Vous êtes un honnête homme.... vous aimiez votre oncle... (*mouvement de Gaston*) et riche comme vous êtes... D'ailleurs de quoi ça a-t-il besoin, un pauvre innocent ?

Gaston.—Que voulez-vous dire ?

Janicot.—Une petite chambre dans le château, des habits propres au lieu de ses haillons, un homme pour veiller sur lui.... et votre oncle, que Dieu ait son âme, sera content de voir que son fils adoptif ne souffre plus du froid et de la faim....

Gaston.—Son fils adoptif.

Janicot.—Oui, M. Bourdier avait adopté cet enfant quelques jours avant sa mort.... J'ai écrit à Strasbourg où est mort le capitaine Mercadet, et hier soir j'ai reçu cette lettre qu'on a trouvée parmi les papiers du capitaine. M. Bourdier écrivait cette lettre pour demander qu'on lui envoyât le jeune Eloi, lui assurant sa protection. Voyez, monsieur, voyez.

Gaston (*parcourant la lettre*).—Une lettre de mon oncle.... cela suffit pour me dicter mon devoir. (*A part.*) Je sais moi qu'il n'a plus besoin de rien....

Janicot.—Ah ! c'est bien, ça, monsieur.

Gaston (*à part.*)—Qu'est-ce que je risque à

faire parade de beaux sentiments?.... au contraire.... (*Haut.*) A dater d'aujourd'hui, cet enfant habitera le château.... Je ferai venir les premiers médecins de Paris, et bientôt, je l'espère, il recouvrera la raison.... Merci, M. Janicot, vous m'avez rendu service.

JANICOT.—Je cours distribuer mes copies, et je reviens annoncer cette grande nouvelle à tout le village.

GASTON.—Je vous y autorise, monsieur Janicot. (*Ils se séparent et s'en vont chacun de son côté.*)

SCÈNE III.

JEAN GAUTHIER, *seul.*

J. GAUTHIER (*il se lève et descend la scène*).—Ainsi, Eloi est bien l'enfant que le malheureux Bourdier avait adopté, et à qui il destinait sa fortune !.... Oui, tout se découvre.... On a tort de désespérer de Dieu !.... Il me semblait, en les écoutant, qu'il s'agissait de ma destinée. En quoi ? comment ? qu'ai-je besoin de connaître ? La Providence sait où elle va !....

SCÈNE IV.

JEAN GAUTHIER, MAURICE.

MAURICE (*entrant en scène par le fond*).—Oui, parbleu, c'était bien un homme qui était étendu en travers de la porte.

J. GAUTHIER (*l'apercevant*).—Maurice !

MAURICE (*l'apercevant*).—Tiens, c'est donc vous qui étiez couché là tout à l'heure ?

J. GAUTHIER.—Je m'étais attardé, hier soir.... la pluie est venue.... je me suis assis à l'abri sous ce toit.... et il paraît que je me suis endormi.

MAURICE (*le regardant d'un air de doute*).—Ah !

J. GAUTHIER.—Mais vous, monsieur Maurice, qu'est-ce que vous faites donc par ici de si bonne heure ?

MAURICE.—J'étais venu à l'affût d'un loup qui rôdaille dans les environs.

J. GAUTHIER (*le regardant*).—Ah ! eh ben ?

MAURICE.—Il ne s'en est guère fallu que j'en débarrasse le pays.... mais quelqu'un est venu, et ça l'a effarouché.

J. GAUTHIER (*à part*).—Est-ce qu'il aurait deviné aussi ?

MAURICE (*avec intention*).—Mais c'est égal, père chose ;—quand il vous arrivera de vous coucher comme ça, à la belle étoile, en travers des portes, je vous conseille de ne dormir que d'un œil.

J. GAUTHIER.—Pourquoi ?

MAURICE.— Parce que la bête dont je vous parle peut venir à passer, et, quand elle vous mord, on ne se réveille pas toujours.

J. GAUTHIER.—C'est bon à savoir, merci ; au revoir, monsieur Maurice.

MAURICE.— Au revoir. (*Jean Gauthier sort à gauche.*)

(*Jean parait à droite et remonte vers Maurice.*)

SCÈNE V.

JEAN, MAURICE, *puis* PAUTEL, GOBILLOT, *paysans.*

MAURICE (*l'apercevant*).— Ah ! bonjour, mon ami. (*Il lui tend la main.*)

JEAN.— Que vous êtes bon, M. Maurice, de m'accueillir avec douceur, quand tout le monde me repousse. (*Il lui donne une poignée de main. Entrent Pautel, Gobillot, paysans.*)

PAUTEL.—Monsieur Maurice !

Gobillot.—Le maudit !

Jean (*les apercevant*).—Ah ! mon Dieu !

Maurice (*à Jean*).—N'ayez pas peur ! (*Jean veut partir.*) Restez.

Tous (*riant*).—Ah ! ah ! ah !....

Maurice.—Taisez-vous, méchants drôles !— Tas d'imbéciles ! bêtes brutes ! qui n'avez pas honte de vous mettre tous contre un pauvre enfant sans défense. (*Murmures des paysans.*) Eh ben ! après ? Je vous dis, moi, que ce jeune homme est le plus honnête, le plus respectable, et qu'il n'y a pas un plus grand cœur dans tout le pays.—Et la preuve, c'est que moi, Maurice Chapuis, dit le Parisien, ex-maréchal des logis au premier houzard, et qui ai la prétention de m'y connaître en ce qui concerne l'honneur, je viens la tête haute vous dire que Jean est mon ami, et que le premier qui osera encore l'insulter ou le maltraiter, c'est moi qui me charge de le récompenser de sa politesse. (*Il leur montre les poings.*)

Pautel.— Allons, allons, retournons à notre ouvrage.

Maurice.—C'est ce que vous avez de mieux à faire, et si quelqu'un avait envie de recommencer, qu'il vienne me consulter (*montrant encore ses poings*), je lui donnerai un avis salutaire. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

JEAN GAUTHIER, MAURICE.

Maurice (*à Gauthier qui entre*).—Ah ! c'est vous, père machin..... dommage que vous n'étiez pas là ! je viens de leur rabattre un peu le caquet, allez !.... C'est égal, celui qui m'aurait dit ce matin : Tu vas braver tous les gars du village,

m'aurait crânement étonné!... Je vais faire ma tournée... à revoir, père chose. (*Il sort à gauche. Jean sort de sa cabane un paquet à la main.*)

SCÈNE VII.

JEAN, JEAN GAUTHIER.

(*Jean sort et se retourne vers sa cabane, qu'il regarde un moment, comme pour lui adresser un adieu. puis il détourne la tête et fait quelques pas précipités vers la droite.*)

J. GAUTHIER (*l'apercevant*). — Jean! (*Il va à lui et l'arrête par le bras.*) Où allez-vous donc ?

JEAN. — Je m'en vais.

J. GAUTHIER. — Comment?

JEAN. — Je quitte le village.

J. GAUTHIER. — Vous quittez...

JEAN. — Pour toujours... adieu!...

J. GAUTHIER. — Jean, vous ne partirez pas.

JEAN. — Il le faut.

J. GAUTHIER. — Non, je ne dois pas le souffrir.

JEAN. — (*avec étonnement*). — Vous?

J. GAUTHIER. — Hier, je vous conseillais de fuir, aujourd'hui je vous dis de rester.

JEAN. — Vous n'êtes pas heureux avec moi dans vos conseils, mon brave homme. (*Fausse sortie*).

J. GAUTHIER. — (*l'appelant*). — Jean.... vous resterez.... il le faut....je le veux!

JEAN. — (*se retournant*). — Vous!

J. GAUTHIER. — Je vous l'ordonne.

JEAN. — Et de quel droit?

J. GAUTHIER. — (*le regardant avec attendrissement*).—D'un droit, Jean, qui est écrit dans le coeur de l'enfant qui vient de naître; d'un droit que Dieu donne, que les hommes respectent et que le temps ne peut effacer....

Jean.—Que voulez-vous dire ?

J. Gauthier.—Du droit qu'un père a sur son enfant.

Jean (*reculant*).—Vous, mon père !

J. Gauthier.—Oui, Jean.

Jean.—Oh ! vous vous jouez de moi, mon père n'est plus.

J. Gauthier.—Oui, mon fils, il est devant toi !

Jean.—Quoi ! mais cette lettre qui m'annonçait sa mort ?...

J. Gauthier.—C'est moi-même qui l'avais fait écrire.... j'avais été gracié,.... je voulais revenir ici ; mais, hélas ! savais-je comment me recevrait mon enfant ? le seul être dont le souvenir m'avait donné le courage de vivre... Je me suis dit : soyons mort aux yeux de tous...Je pris mon bâton, je partis en invoquant Dieu, et en pensant à mon fils !

Jean.—Mon père !... vous étiez mon père ?... et je vous ai dit... Oh ! pardonnez-moi !

J. Gauthier.—Je ne t'en veux pas.... Si tu m'avais repoussé, méprisé ! (*Mouvement de Jean.*) Oh ! alors, j'étais résigné à me taire.... à m'éloigner.... à aller mourir, cette fois, loin.... bien loin !.... Mais Dieu s'est dit sans doute : il a eu sa bonne part de peine ; c'est trop de malheur sur une seule tête !.... et en voyant tout ce qui se passait là, il a pris enfin pitié de moi.

Jean.—Pitié de vous, comment ?

J. Gauthier.—Va, Jean, tu peux me regarder sans rougir, les hommes m'ont condamné... mais Dieu sait que je suis innocent.

Jean.—Innocent !

J. Gauthier.—Oh ! je ne te demande pas de me croire sur parole... il faut que la vérité luise

à tous les yeux.... je veux qu'on te demande pardon de tout le mal qu'on t'a fait.... je veux que tu marches la tête haute quand tu traverseras le village....

JEAN.—Quoi ! vous espérez....

J. GAUTHIER.—Si je n'espérais pas, est-ce que je te tendrais les bras en t'appelant mon fils ?

JEAN (*se jetant dans ses bras*).—Mon père !

SCENE VIII.

LES MÊMES, JANICOT.

JANICOT (*arrivant vivement de droite, tenant un chapeau à la main*).—Jean.... Eloi !.... l'idiot.... où est-il ?.... l'avez-vous vu ce matin, cette nuit ?....

JEAN.—Non.

J. GAUTHIER.—L'innocent !.... qu'est-ce qu'il y a ?

JANICOT.—Ce chapeau, c'est bien le sien ?....

JEAN. Oui.

J. GAUTHIER.—Il me fait peur....

JEAN.—Mais pourquoi ?

JANICOT.– Pauvre enfant ! il n'y a plus guère à douter....

J. GAUTHIER.—De quoi ?

JEAN.—Parlez.

J. GAUTHIER.—Oui, parlez.

JANICOT.—Je revenais par la forêt.... pour éviter le détour, j'avais quitté le sentier, et je marchais à travers le bois. Au plus épais du fourré, près de la fontaine des Trois-Chênes, je vois l'herbe foulée, comme si on avait piétiné dessus... un peu plus loin, quelques gouttes de sang sur des feuilles, et puis, à un buisson, des cheveux et un lambeau de vêtement....

Jean.—Grand Dieu !

Janicot. — J'ai appelé.... j'ai écouté.... rien ! Je m'en allais, quand, à mes pieds, j'ai ramassé ce chapeau....

J. Gauthier.—Mais alors....

Janicot.—Il se sera égaré.... et dans la nuit, les loups....

Jean (*avec terreur*).—Oh !

Janicot. — Pauvre enfant !.... au moment où son sort allait changer !....

J. Gauthier.—Mort ! lui !.... mon seul espoir, mon unique ressource !

Jean.—Que dites-vous ?

J. Gauthier.—Lui qui avait vu,—qui savait.... qui pouvait dire....

Jean (*à part*).—Il se trahit !

J. Gauthier.—Plus rien ! ! Non, non, c'est impossible.... le ciel n'aura pas permis.... je le retrouverai.... je le retrouverai. (*Il sort précipitamment à droite.*)

Janicot (*à Jean*).—Mais, qu'a-t-il donc ? qu'est-ce qui le prend ; qu'est-ce que c'est que cet homme ?

Jean.—Je ne le connais pas.... je l'ai rencontré là.... vous le voyez, il ne sait ce qu'il dit. C'est un fou.

Janicot.—Pauvre Eloi ! Je cours organiser une battue. Je ne suis pas en peine de sa place là-haut ; mais c'est bien le moins que ses pauvres restes aient un petit coin du cimetière. (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE IX.

Jean (*seul*).—Son seul espoir... son unique ressource ! Je ne sais ce que mon père pouvait at-

tendre de ce pauvre innocent; mais à l'égarement ses yeux, au cri qu'il a poussé, j'ai compris que to était fini. — Allons, Jean. c'est à présent qu'il faut du courage.... Tu croyais avoir épuisé tout les douleurs.... il y en a une que tu ne connaissa pas encore, et celle-là est plus forte que toutes l autres. Je souffre plus cruellement que les damné Ils ne voient pas le paradis, eux, pour retomber e enfer! (*Il sort.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

—

L'INCENDIE, LE CHATIMENT.

(*La cabane de Jean. Au fond (à gauche) la port d'entrée, et au milieu une fenêtre donnant sur les r chers qui formaient le décor du* 1er *tableau. A ga che,* 1er *plan, petite porte. Ameublement pauvre. droite, un lit. Au-dessus, une autre porte, à droit une table.*)

SCÈNE 1re

JEAN, MAURICE.

MAURICE (*entrant avec Jean*). — Rassurez-vou mon ami, les paysans sont à la recherche de l'inno cent et j'espère bien qu'ils le retrouveront sain e sauf....

SCÈNE II.

LES MÊMES, JEAN GAUTHIER.

J. GAUTHIER (*entrant précipitamment et tiran Jean à l'écart*). — Mon fils, ma vie est en dange ici. J'ai cru être reconnu par un homme qui

intérêt à se défaire de moi. (*Gaston avance la tête par la porte entr'ouverte.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES. GASTON.

GASTON.—Bonjour, Jean Gauthier !

JEAN.—Ciel !

MAURICE.—Jean Gauthier !

GASTON.—Oui ! Jean Gauthier le voleur, l'incendiaire, Jean Gauthier, l'assassin du père, l'assassin du fils !

J. GAUTHIER.—Moi !

MAURICE.—Que dit-il ?

JEAN (*s'avançant vers Gaston*).—Infâme !

GASTON.—Eloi t'avait reconnu, tu t'es dit : les morts ne parlent pas, tu l'as entraîné dans la forêt, tu l'as tué.... je l'ai vu !

MAURICE.—Est-ce possible ? (*Il s'éloigne avec horreur de Jean Gauthier.*)

J. GAUTHIER.—Moi, son assassin !

GASTON.—Forçat du bagne de Rochefort.... défends-toi.... si tu peux, devant tes juges. Moi, Gaston.... je t'accuse ! (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

JEAN GAUTHIER, MAURICE, JEAN.

J. GAUTHIER (*tombant assis près de la table*). —Oh ! ce dernier coup !....

MAURICE (*qui a considéré J. Gauthier avec un sentiment de répulsion, après avoir réfléchi un instant, semble prendre une résolution*).—Venez, Jean, suivez-moi.

JEAN.—Vous suivre !

MAURICE. — Vous ne pouvez rester plus longtemps ici.

JEAN. — Vous vous trompez, Maurice, ma place est auprès de mon père. (*Il passe vers lui.*)

J. GAUTHIER. — Il a raison, Jean, abandonne-moi à mon sort.

JEAN. — Non, mon père, non.

MAURICE. — Adieu donc, Jean, adieu! (*Il s'éloigne précipitamment, oubliant de prendre son fusil.*)

SCÈNE V.

JEAN GAUTHIER, JEAN.

JEAN. — Fuyons, fuyons, mon père!

J. GAUTHIER. — Non, mon fils, le destin est plus fort que nous.... il ne faut pas lutter avec lui.... je ne sais pas ce qu'il veut faire de moi, mais j'attendrai.

JEAN. — Vous? vous serez condamné comme la première fois!.... et moi il me faudra vivre, ah! Dieu juste, Dieu des pauvres et des affligés, nous abandonnerais-tu?

J. GAUTHIER. — Tais-toi, Jean.

JEAN. — Oh! j'ai trop souffert, je suis las d'espérer....

(*En ce moment paraît Eloi; il entre par la porte du fond, pâle, sanglant, défait, la tête nue, les vêtements déchirés. — Il se soutient à peine.*)

J. GAUTHIER. — (*apercevant le premier l'innocent*). — Jean, regarde!

JEAN. — Eloi! pardon, pardon, mon Dieu!

SCÈNE VI.

JEAN GAUTHIER, ELOI. JEAN.

J. GAUTHIER. — (*voyant l'enfant chanceler*). — Il ne peut pas se soutenir. (*Il court à lui*).

JEAN (*courant aussi*).—Pauvre Eloi! (*Jean Gauthier le prend dans ses bras et l'asseoit sur le devant, près de la table.*) Du sang!

J. GAUTHIER. — Ses pauvres mains sont déchirées!

JEAN (*qui a entr'ouvert sa chemise*). — Regardez, regardez.... une plaie!

J. GAUTHIER. — C'est un coup de couteau!

JEAN. — Eloi, mon garçon.... parle-moi!

ELOI. — J'ai mal....

JEAN. — Attends. . attends... (*Il va à un buffet et verse de l'eau dans un verre.*)

J. GAUTHIER. —(*examinant la plaie*).— Oui, c'est un coup de couteau.... près du coeur, et porté d'une main sûre... car sans ce petit livre...

JEAN. — Son livre d'images....

J. GAUTHIER. — Traversé aussi, il a amorti le coup. (*Posant le livre.*) On l'aura laissé pour mort, mais le froid de la nuit a figé son sang sur la plaie, et quand il est revenu à lui, il se sera traîné jusqu'ici, comme un chien blessé qui revient chez son maître. — Mais qui a donc pu?... (*Au moment où Jean approche le verre de ses lèvres, les yeux d'Eloi se ferment, sa tête se penche, il se laisse tomber dans les bras de Jean Gauthier.*)

JEAN. — (*revenant avec le verre*). — Tiens, bois!

J. GAUTHIER. — Le voilà blanc comme un linge!

JEAN. — Ses yeux sont fermés!...

J. GAUTHIER. — Il ne respire plus...

JEAN. — C'est un évanouissement...

J. Gauthier.—C'est la mort, peut-être.

Jean.—La mort !

(*On a entendu, depuis le milieu de la scène, une sourde rumeur qui s'est rapprochée. En un instant, la fenêtre et la porte s'ouvrent brusquement, et des paysans paraissent à la fois à ces deux issues. Jean Gauthier et Jean se retournent.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PAUTEL, GOBILLOT, *paysans.*

(*Les paysans poussent un cri d'horreur à la vue de l'enfant.*)

J. Gauthier.—Tout ce monde !

Jean. Que voulez-vous ?

Gobillot.—M'sieur Gaston avait raison.... ils l'ont tué.

Pautel.—Le brigand l'avait rapporté chez son fils !

Gobillot.—Ils allaient le jeter dans le précipice.

Tous. — Vengeance ! vengeance ! à mort le forçat ! à mort le maudit !....

J. Gauthier (*a laissé glisser l'enfant qui reste étendu par terre, et, sautant sur le fusil oublié par le garde, vient se placer devant son fils en criant.*) Le premier qui approche....

(*Les paysans reculent en faisant des menaces et disparaissent peu à peu. Il referme la porte.*)

SCÈNE VIII.

JEAN GAUTHIER, JEAN, ELOI.

J. Gauthier.—Les lâches !.... ils t'auraient tué !

JEAN (*montrant Eloi*).—Sa vie, c'est notre salut ! Aidez-moi, mon père.... il sera mieux là.... sur le lit....

(*Ils le portent sur le lit.—On voit se fermer sans bruit les volets de la fenêtre.*)

J. GAUTHIER (*lui donnant une bouteille qu'il a prise sur le bahut*).—Frotte-le avec du vinaigre.

JEAN.—Rien n'y fait. (*On entend une explosion de cris au dehors.*) Ils sont encore là !

J. GAUTHIER.—Que veulent-ils faire ! (*Ils écoutent, on n'entend plus rien.*)

JEAN.—Plus rien.

J. GAUTHIER.—Quel silence !

JEAN.—Il m'effraie plus encore que leurs cris.

J. GAUTHIER.—Ah !

JEAN.—Quoi donc ?

J. GAUTHIER.—Entends-tu ?... Ce pétillement... c'est de la paille qui brûle....

JEAN.—Grand Dieu !.... (*On voit une lueur à travers les fissures de la fenêtre et des volets.*) De la flamme !

J. GAUTHIER (*se précipitant vers la porte*).—Fuyons !... Fermée !... (*Il court à la fenetre et veut pousser les volets.*) Barricadée ! (*Il s'élance d'un autre côté.*) Tout est en feu !

JEAN.—Oh ! mourir ainsi ! (*On entend secouer violemment les volets.*)

J. GAUTHIER. — Embrassons-nous, mon fils ! (*Jean se précipite dans les bras de son père. Les volets cèdent et tombent arrachés de leurs gonds.—Maurice paraît.*)

MAURICE (*criant du dehors*).—Jean ! Jean ! me voilà !

(*Il s'élance au milieu des décombres et arrive vers eux. Des paysans armés de pioches et de faulx se précipitent en scène.*)

SCÈNE IX.

JEAN GAUTHIER, JEAN. ELOI, GASTON, MAURICE, PAYSANS.

Maurice. — Lâches canailles ! Enfumer des chrétiens comme des taupes !

Eloi (*revenant à lui et se dressant sur son lit*).— Le feu ! le feu !

Gaston (*entrant vivement*).—Que dites-vous?... cet enfant est ici? (*Il s'avance vers le lit.*)

Eloi (*l'apercevant devant lui et le reconnaissant*). —Ah ! ah ! ne me tuez pas comme vous avez tué mon père ! (*Mouvement, Gaston recule épouvanté.*)

Maurice.—Que dit-il ?

J. Gauthier (*se précipitant sur Gaston*).—Ah ! c'était **donc toi** !

SCÈNE X.

LES MÊMES, JANICOT.

Janicot (*arrivant.*)—Que se passe-t-il donc? (*Il se tient près de Maurice.*)

Gaston (*à Jean Gauthier*).—Laissez-moi.

J. Gauthier.—Non, non!... je veux qu'il te voie de plus près. (*It le tire vers Eloi.*)

Jean (*à Eloi*).—Regarde, regarde-le bien !

Janicot (*à Maurice*).—Que signifie ? ..

Maurice. — Silence ! (*Janicot prend le livre d'images et l'examine.*)

Eloi.—Monsieur Bourdier, mon père.... il l'a tué avec une hache.

J. Gauthier.—Qui ?

Eloi (*sortant du lit et faisant un pas vers Gaston en le montrant du doigt*).—Lui ! lui !

(*Mouvement général.*)

GASTON.—Il extravague.... c'est un fou.

ELOI.—Oh ! je ne suis plus fou.

J. GAUTHIER.—La peur et l'incendie lui avaient fait perdre la raison ; la peur et l'incendie viennent de la lui rendre.

GASTON.—Une pareille accusation !.... mais.... la preuve ?

JANICOT.—La preuve ?.... Elle est dans ce petit livre !.... (*Il désigne le livre d'Eloi qu'il feuillette.*)

GASTON.—Dérision !.... Qui croira jamais à un semblable témoignage ?

JANICOT (*s'avançant, tenant un papier jauni qu'il a trouvé dans le livre*).—Attendez.... Et ceci ?— Le testament de votre oncle....

GASTON.—Que m'importe !

JANICOT.—Mais, plus bas.... ces dernières lignes tracées d'une main défaillante : "Je meurs assassiné par mon neveu Gaston !"

JEAN.—Soyez béni, mon Dieu !

J. GAUTHIER.—Assassin du père, assassin du fils, défends-toi.... si tu peux devant tes juges.... Moi, Jean Gauthier, le forçat de Rochefort, je t'accuse.

(*Les paysans prennent une attitude menaçante, et font entendre un murmure d'indignation.*)

JANICOT.—O Providence !

UN DOMESTIQUE (*accourant*).— M. Gaston, voici la garde que vous avez fait appeler.

✓ MAURICE.—Qu'elle se donne la peine d'entrer.

GASTON.—Perdu !

J. GAUTHIER.—Enfin, Dieu l'emporte !

GASTON. Eternité ou néant... Qu'y a-t-il après la vie ? (*Regardant autour de lui et prenant une ré-*

solution ; après un moment de silence.) Je vais le savoir ! (*Il tient un pistolet pour se tuer.*)

J. GAUTHIER (*le lui arrachant*).—Te tuer? Non ! C'est l'échafaud qui t'attend !

MAURICE.—Fameuse recrue pour le régiment du diable !

(*Il se rapproche de Jean. Eloi est entre Jean et Jean Gauthier, qui le tiennent par la main. Jeannot et quelques paysans s'empressent autour de Jean Gauthier. D'autres paysans tiennent Gaston en respect.*)—TABLEAU.

FIN.



ЄМ. 10, 3.65

Robarts Library
due date
May 8, 1991

For telephone renewals
call
978-8450

...of our books

amatist

ET